

**ASSOCIATION CULTURELLE
POUR LE
VOYAGE EN SUISSE**

Les voyages scientifiques

Bulletin n° 22
2021

Illustration de couverture

« Auf dem Weg ins Rotthal », in Franz Joseph Hugi, *Naturhistorische Alpenreise*, Amiet-Lutiger Verlag, Leipzig / Solothurn, 1830, Gravure de frontispice, Johann Friedrich Dietler, dessinateur
Viatimages – Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel

© Tous droits réservés

Comité de rédaction

Ariane Devanthéry, Claude Reichler, Danièle Tosato-Rigo
Rédactrice invitée: Nathalie Vuillemin

Mise en page du bulletin

réalisée par Madline Favre

© Association Culturelle pour le Voyage en Suisse,
Lausanne, 2021. Tous droits réservés

ISSN 2235-4689

ISSN 2235-5170

Sommaire

Dossier

<i>Avant-Propos: « Science et voyage »</i> Nathalie Vuillemin	3
<i>Johann Jakob Scheuchzer et les premiers voyages scientifiques dans les Alpes (1694-1711)</i> Simona Boscani Leoni	5
<i>Quand le « successeur de Linné » traverse la Suisse: James Edward Smith en 1787</i> Timothée Léchet	11
<i>Un missionnaire suisse en Amazonie</i> Nathalie Vuillemin	17
<i>Voyages de Goethe en Suisse et savoir naturaliste</i> Claire Jaquier	23
<i>Médecins en voyage à la découverte des sanatoriums d'altitude suisses au tournant du XXe siècle</i> Daniela Vaj	29
<i>Les autrices et l'auteur du dossier</i>	37

Chroniques

Histoires de guides

<i>Place aux sciences naturelles: Le Manuel du voyageur en Suisse de Johann Gottfried Ebel, de 1795 à 1805</i> Ariane Devanthéry	39
---	----

Texte et image

Johann Gerhard Andreae: un amateur passionné des cabinets de sciences naturelles (1776)

Claude Reichler

43

Publications, comptes rendus, recherches

Lignes de crêtes, Promenades littéraires en montagne, édité par Florence Gaillard, Daniel Maggetti, Stéphane Pétermann, Jonathan Bussard, Emmanuel Reynard, photographies d'Olga Cafiero, Lausanne, Éd. Noir sur Blanc, 2021, 296 p.

Florence Gaillard

47

Dévoiler l'ailleurs. Correspondances, carnets et journaux intimes de voyages, sous la direction de Laurent Tissot, Patrick Vincent et Jacques Ramseyer, Neuchâtel, Alphil, 2020, 259 p.

Ariane Devanthéry

48

« *The Register & Visitors' Book in Historical Scholarship* ». Journée de recherche internationale sur les livres d'or

Patrick Vincent

51

Vie de l'association

Mot du président

55

Liste des membres

56

Dossier

Avant-propos: « Science et voyage »

Depuis toujours, la science a ses lieux: dans son cabinet, dans sa chambre, dans son laboratoire, le savant compile, expérimente, modélise, élabore, cherche à maîtriser le temps et à synthétiser les données de ses recherches. À l'extérieur, sur le terrain, il observe, récolte, ajuste ses attentes ou ses prévisions à la réalité, soumis aux aléas des éléments et des milieux. Qu'il s'agisse de botaniser près de chez soi ou de s'élaner vers des paysages et des horizons nouveaux, le mouvement active un autre type de regard, tendu vers la découverte et l'imprévu ; et, pour paraphraser Montaigne, l'esprit va, parce que les jambes l'agitent.

Tout au long du XVIII^e siècle, la Suisse, et plus spécifiquement les régions alpines, constituent un terrain privilégié du voyage, de l'observation et de l'exploration scientifiques. Johann Jakob Scheuchzer est l'un des premiers à en parcourir systématiquement les routes les plus secrètes, à en dévoiler les richesses naturelles et à étudier la culture des populations alpines. Suivront Albrecht von Haller, Jean André Deluc, Horace Bénédicte de Saussure, entre autres, qui face aux reliefs alpins, penseront l'histoire de la Terre, sensibiliseront le public, grâce à leurs ouvrages, à la beauté des paysages et contribueront à ancrer le mythe d'un peuple sain et heureux, préservé de la corruption mondaine. Les savants étrangers ne sont pas en reste dans l'exploration du territoire: Alexander von Humboldt, qui explore l'Amérique du Sud entre 1799 et 1804, prépare puis, à son retour, affine dans les Alpes son analyse des reliefs andins. Goethe y aiguisa son regard sur la nature: il « apprend à voir », dit-il, et puise au cours de son troisième voyage en Suisse, en 1797, une partie de l'inspiration qui alimentera sa théorie sur la métamorphose des plantes. L'Anglais James Edward Smith vient herboriser dans les Alpes entre 1786 et 1787. S'il collecte nombre d'échantillons de plantes, il cultive également les rencontres avec de prestigieux savants. Plusieurs intégreront et soutiendront la société linnéenne qu'il créera à Londres à son retour.

Car la Suisse se profile également comme un extraordinaire vivier de savants qui, de Bâle à Genève en passant par Berne, intègrent les Académies de l'Europe entière en qualité de correspondants et sont souvent au centre de réseaux très importants qui lient le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest du Continent. Les idées voyagent volontiers en Suisse: elles trouvent refuge en pays protestant lorsqu'on les censure ailleurs. Certes, l'on y est peu sensible, voire proprement rétif, au matérialisme le plus radical ; mais on trouve à l'inverse comment accommoder la pensée religieuse à la science expérimentale la plus rigoureuse.

Si plusieurs articles de ce numéro présentent les expériences de voyageurs savants en Suisse au XVIII^e siècle, c'est donc sans doute que nous sommes là dans ce qu'il convient de considérer comme « l'âge d'or » du voyage savant en Suisse, eu égard à la situation très spécifique du territoire dans l'espace culturel, géographique et politique européen. Il conviendrait, cependant, de pousser plus avant l'exploration pour s'interroger sur les figures de l'ombre, oubliées de l'histoire, qui alimentèrent pourtant la pensée et les représentations de l'époque – ici, celle de Jean Magnin dont les observations sur les indigènes d'Amazonie circulèrent en France sous forme de manuscrits et inspirèrent de nombreuses réflexions sur la « nature des sauvages ». Il faudrait également s'intéresser à la façon dont certains projets précurseurs, qui virent le jour en Suisse, furent alimentés et diffusés par les voyageurs: ainsi en va-t-il par exemple du climatisme thérapeutique, qui prit son essor dans les Alpes suisses ; de nombreux savants étrangers de passage purent par la suite cultiver ces pratiques médicales dans leur pays.

De toute évidence, le paysage physique et culturel suisse inspire. Il invite à penser, à expérimenter, à innover. Peut-être a-t-il été essentiel également à de nombreux savants voyageurs pour se ressourcer, comme le suggère ici Alexandre Yersin, qui isolerait en 1894, à Hong-Kong, le bacille de la peste, et explorerait avec passion les jungles du Viet-Nam. En vacances à Ormont-Dessus, près des Diablerets, le savant vaudois, qui travaillait alors à l'Institut Pasteur, écrivait ainsi le 5 août 1887 à César Roux:

Ces rochers, ces forêts et ces immenses glaciers ; les rues et les boulevards de Paris paraissent bien pâles en comparaison. Je passe mes journées à ne rien faire et pourtant le temps passe vite, c'est curieux ! Je me promène, je vais cueillir des fraises dans les bois, je fais des digues dans la rivière – la Grande Eau – (c'est une de mes occupations favorites). Je fabrique des moulins et des cerfs-volants pour les enfants du village, voilà ma vie... Ici, dans cet heureux pays de montagne, on ne sait pas ce que c'est que les microbes¹.

On ne le sait que trop bien, désormais. Reste que, parenthèse dans l'activité scientifique ou terrain privilégié d'exploration, le paysage suisse n'a pas cessé d'animer l'esprit savant...

Nathalie Vuillemin

Université de Neuchâtel

¹ Site Alexandre Yersin (1863 - 1943): <http://www.yersin-la-peste.ch/> Rubrique « Biographie » / « Ormont-Dessus ».

Johann Jakob Scheuchzer et les premiers voyages scientifiques dans les Alpes (1694-1711)

Reconnu comme un acteur clé de la paléontologie moderne et comme un pionnier des voyages scientifiques dans les Alpes, Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) naît à Zurich, dans une famille de la bourgeoisie urbaine cultivée. Il étudie la médecine en Allemagne et réussit l'examen de doctorat à Utrecht en 1694. De retour dans sa patrie, il est nommé *Poliater* (deuxième médecin de la ville) et professeur de mathématiques dans l'école la plus importante de la ville, le *Carolinum*. Peu avant sa mort, il devient professeur de physique et premier médecin. Scheuchzer appartenait également à plusieurs sociétés savantes: la *Royal Society of London*, la *Leopoldina* (établie à Halle en Saxe), la *Preussische Akademie der Wissenschaften* de Berlin, et l'*Accademia degli Inquieti* à Bologne.

Suivant l'exemple de son père, qui escalade le mont Rigi en 1676, Scheuchzer commence ses excursions exploratrices dans l'arc alpin suisse dès sa jeunesse: à partir de 1694, et presque chaque année jusqu'en 1711, il part, parfois accompagné par des étudiants, visiter des villages alpins. Il est un pionnier des études scientifiques de la montagne: il mesure la pression à l'aide d'un baromètre, la température atmosphérique, utilise le goniomètre et estime ainsi la hauteur des montagnes. Lors de ses randonnées, il récolte les raretés botaniques, les fossiles, les cristaux, et note les particularités remarquables concernant les eaux (les fleuves, les cascades, mais aussi les glaciers, les bains thermaux), les rochers, la faune et certains aspects du paysage (les vignobles, les différentes plantes, etc.). Les descriptions de ses itinéraires, entre 1702 et 1711, font l'objet de différentes publications en latin (1708 et 1723), financées par des amis et des correspondants de l'Europe entière, et illustrées par nombreuses planches (Fig. 1).

Le médecin zurichois se préoccupe également de dessiner des cartes topographiques des régions visitées, esquisses qui seront ensuite utilisées comme modèles lors de la réalisation de sa carte géographique de la Suisse, la *Nova Helvetiae tabula geographica* (publiée en 1712/1713). Jusqu'au début du XIXe siècle, cette œuvre sera le seul document faisant autorité dans le domaine des représentations cartographiques, dans la Confédération helvétique.

Dans les récits de Scheuchzer, l'œil qui observe et qui relate est l'œil d'un naturaliste de l'époque. La traversée d'une montagne (le Rigi, le Pilate, le Saint-Gothard) est toujours accompagnée par des observations empiriques liées à l'examen des minéraux, des plantes, des animaux ; parfois encore, le savant

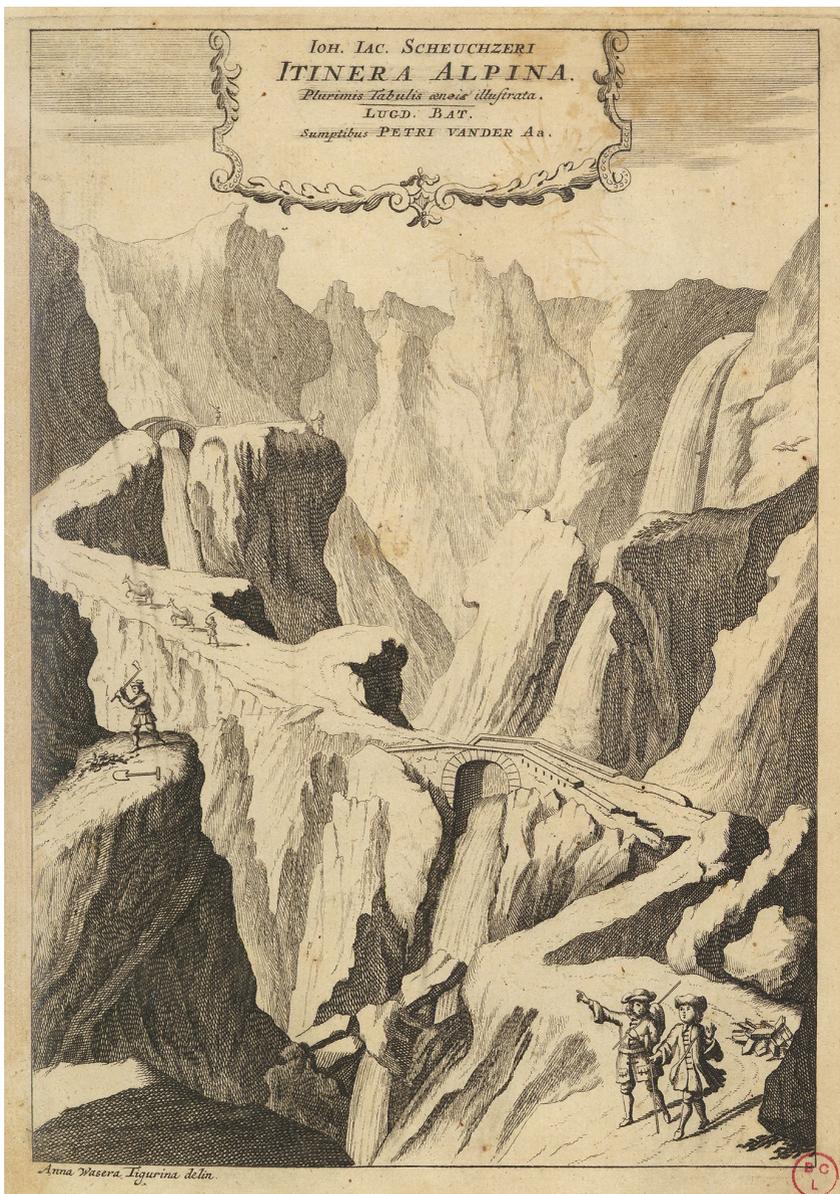


Fig. 1: Frontispice, *Itinera alpina*, vol. I, t. I. (Viatimages / Bibliothèque cantonale et universitaire - Lausanne).

décrit le travail des vachers ou raconte les aventures arrivées à des chasseurs de chamois avec lesquels il s'entretient lors de ses voyages.

Une brève relation de voyage rédigée (en allemand) par un de ses élèves, Laurenz Zellweger, futur médecin à Trogen, dans le Canton d'Appenzell, qui part en compagnie de Scheuchzer en 1709, nous permet de suivre les hommes lors d'un de ces tours aventureux. Depuis Zurich, ils voyagent pendant presque un mois, à pied et en bateau. Ils traversent le lac de Zurich, puis, de Horgen, ils vont à Zoug et à Immensee. De là, ils continuent vers Lucerne, en côtoyant le mont Pilate, passent le col du Brunig, arrivent dans la région du lac de Thoun et – en franchissant le col de la Gemmi – en Valais. Après avoir traversé la vallée du Rhône, les voyageurs se dirigent vers Lausanne, Yverdon, Neuchâtel, Fribourg, Berne et Baden, d'où ils reviennent dans la ville de départ. Le récit – comme d'ailleurs les relations de Scheuchzer – apporte très peu d'informations sur les modalités du voyage: la narration suit l'itinéraire des routes parcourues jour après jour, en donnant parfois des renseignements sur la longueur du trajet et le moyen de transport utilisé. Aucun éclaircissement n'est en revanche livré sur les hébergements et d'autres aspects du parcours. Les deux promeneurs marchent d'Immensee vers Kussnacht – au cœur alpin de la Confédération – et côtoient le Rigi, dont le nom, selon l'étymologie proposée, signifierait « reine » ou « montagne royale », en tant que sommet le plus élevé de la région. De la même façon, la vision du mont Pilate donne l'occasion d'une brève digression sur l'observation du temps atmosphérique grâce aux différentes dispositions des nuages autour de la montagne, un élément sur lequel Scheuchzer échangeait des informations avec ses collègues anglais. La traversée des cantons fondateurs de la Confédération se transforme en un plongeon dans l'histoire, parfois mythifiée, de l'Ancienne Confédération: avant d'arriver au Lac des Quatre Cantons, les deux hommes parcourent la route appelée *hohe Gass*, route qui évoque l'épisode de l'assassinat du « tyran » autrichien par le héros confédéré Guillaume Tell. Sur le chemin, une chapelle qui lui est consacrée attire leur attention. Leur passage à Lucerne est marqué par la visite des reliques des héros de la Réforme et des bannières de Charles le Téméraire, qui fut vaincu par les Suisses à Grandson et à Morat (1476).

Dans ses voyages alpins, Scheuchzer mêle des aspects fascinants et effrayants: un exemple se trouve dans la description de la descente du col de la Gemmi en Valais. Dans le voyage effectué en compagnie de Zellweger, le naturaliste franchit ce col en direction de Martigny et revient à Zurich via Yverdon et Morat, en longeant le lac Léman puis celui de Neuchâtel. Dans son récit de voyage on trouve une illustration de la route serpentine de la Gemmi qui descendait vers les célèbres thermes de Loèche-les-Bains/Leukerbad gravée par Johann Melchior Füssli (1677-1736), d'après un dessin fourni à Scheuchzer

par le lieutenant et ingénieur bernois Samuel Bodmer (1652-1724). La route est décrite dans la légende comme un « chemin merveilleux par où l'ong descend du haut du Mont GEMMI, lomg de dix mille piez ». L'image donne le sentiment d'un univers chaotique ; seule la route rétablit une forme d'ordre dans ce paysage. La description que le naturaliste donne de cette route correspond parfaitement à cette illustration: il souligne la difficulté de la traversée pour les personnes peu habituées à la montagne et les risques encourus par les voyageurs venant de l'Oberland bernois pour rejoindre les thermes de Loèche-les-Bains. Scheuchzer réfléchit à l'effort physique que représente le passage de la Gemmi:

Gemmius, Gemmi, Gemmiberg, Gämmi, Gaemmi très haut et raide pour les Valaisans, qui offrent un transport [ils aident à franchir le col en offrant des services de chaise à porteurs, SBL] à ceux qui voyagent de Frutigen à Leukerbad. [...] ; en tout cas, la hauteur de la montagne et son âpreté sont si grandes que le nom semble dériver d'un gémissement. [...] On peut comprendre cela si l'on pense aux gémissements et aux soupirs faits par les voyageurs qui franchissent ce col.

8

Outre les nombreuses informations sur les plantes, les animaux, les minéraux et les phénomènes atmosphériques de tout genre, nous l'avons dit, les hommes, leurs activités, leur histoire et leurs mythes sont également présents dans les *Itinera alpina*. De brèves mentions, parfois de rapides descriptions, concernent les églises, les châteaux, mais aussi les reliques des saints, les anciennes inscriptions romaines, les tombeaux d'époque ancienne qu'il voit le long de son chemin. Le savant zurichois est un observateur curieux et attentif qui n'oublie pas d'écouter les témoignages des locaux à propos de phénomènes étranges, par exemple sur les monstres qui habiteraient ces régions alpestres, rudes et sauvages. Un informateur correspondant de Scheuchzer, qui habite dans les Grisons, lui raconte dans une lettre les aventures d'un berger provenant de la Valteline. Scheuchzer transcrit ce récit dans un de ses itinéraires: l'homme aurait rencontré dans un village des Alpes rhétiques une bête étrange, sans doute un dragon, dont la longueur était de deux bras. L'animal avait une tête de félin, poilue, roussâtre, la queue bifide et la langue comme un serpent (Fig. 2).

Dans les narrations de voyage de Scheuchzer, à caractère encyclopédique, le merveilleux trouve une place à côté des observations directes et « objectives » d'histoire naturelle. Ses itinéraires alpins appartiennent à un monde de transition entre savoir ancien et science moderne, entre l'époque baroque et l'âge des Lumières. Scheuchzer introduit à l'intérieur de ces études l'observation directe et empirique des Alpes, et il observe et écoute les montagnards.



Fig. 2: « Un dragon des Alpes », *Itinera alpina*, vol II, t. III, Planche IX (5ème voyage, 1706) (Viatimages / Bibliothèque cantonale et universitaire - Lausanne).

Avec ses randonnées et les descriptions qu'il nous transmet, le Zurichois donne un élan significatif à la transformation de ce paysage, de lieu redouté (*locus horribilis*) qu'il était, en une destination privilégiée des voyages des élites européennes, jusqu'à sa conversion en « terrain de jeu » de l'Europe.

(Traductions S.B.L.)

Simona Boscani Leoni

Universités de Berne et de Lausanne

Sources

Scheuchzer, Johann Jacob, *Nova Helvetiae tabula geographica illustrissimis et potentissimis cantonibus et rebus publicis reformatae religionis Tigurinae, Bernensi, Glaronensi, Basiliensi, Scaphusiana, Abbatis Cellanae / dominis suis clementissimis humillime dicata a Ioh. Iacobo Scheuchzero Tigurino* ; Ioh. Melch. Füsslin ornamenta pinx. ; Ioh. Henr. Huber et Eman. Schalch sculps., Zürich, 1712/1713.

10

Scheuchzer, Johann Jacob, *Ouresiphonitès Helveticus, sive, Itinera per Helvetiae alpinas regiones facta annis MDCCII, MDCCIII, MDCCIV, MDCCV, MDCCVI, MDCCVII, MDCCCLX, MDCCX, MDCCXI* ... in quatuor tomos distincta, Lugduni Batavorum, 1723.

Etudes

Boscani Leoni, Simona, « Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) et la découverte des Alpes: les *Itinera Alpina* », in Christiane Demeulenaere-Douyère (dir.), *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours*, Actes du 130e congrès national des sociétés historiques et scientifiques (La Rochelle, 2005), Paris, éditions du CTHS, 2008, p. 81-100.

Boscani Leoni, Simona, « La découverte des Alpes entre 'science' et exotisme », in Noémie Etienne, Chonia Lee, Etienne Wismer, Claire Brizon (dir.), *Une Suisse exotique. Une histoire globale des Lumières/Exotic Switzerland. A Global History of the Enlightenment*, Berlin, Diaphanes, 2020, p. 291-303.

Reichler, Claude, « Le paysage perçu: la question du regard et la pluralité des sens », in Jon Mathieu, et al. (dir.), *Histoire du paysage en Suisse: de la période glaciaire à nos jours*, Neuchâtel, Livreo-Alphil, 2018, p. 141-159.

Quand le « successeur de Linné » traverse la Suisse

James Edward Smith en 1787

Comme beaucoup d'Anglais avant lui, James Edward Smith (1759-1828) accomplit entre juin 1786 et novembre 1787 un voyage européen qui le conduit en Italie et qui lui fournit l'occasion de traverser la Suisse. Le périple du jeune homme participe, conformément à la tradition du Grand Tour, d'un rituel de formation artistique, morale et politique qui préside à son entrée dans la bonne société britannique. Smith traverse l'Europe pour comparer les gouvernements et les mœurs des nations, visiter les monuments de l'Antiquité et les principales œuvres d'art de France et d'Italie, établir des contacts qui lui seront profitables dans la suite de sa carrière, admirer des paysages étrangers et développer son goût, éduquer son regard et parfaire son érudition. Cependant, le voyage recèle des objectifs plus concrets. Smith compte parmi les rares voyageurs du Grand Tour de la fin du XVIII^e siècle qui ne proviennent pas d'un milieu aristocratique, mais bourgeois. En chemin, il entretient les relations commerciales de son père qui est marchand de laine à Norwich. Il profite du voyage pour obtenir un doctorat à l'Université de Leyde, dans la perspective de s'établir à Londres à son retour. Mais surtout, Smith est botaniste: c'est aux sciences naturelles qu'il a consacré l'essentiel de ses études et c'est dans ce domaine qu'il a l'intention de s'épanouir. Aussi le Grand Tour de Smith est-il d'abord celui d'un naturaliste, comme en témoignent sa correspondance et le récit qu'il publie en 1793: *A Sketch of a Tour on the Continent*.

Au moment de son départ, le naturaliste de vingt-six ans a la particularité d'être célèbre sans être connu. Avec l'aide financière de son père et grâce à l'appui de Joseph Banks, président de la *Royal Society*, il vient d'acquérir un des plus précieux trésors scientifiques du siècle: les objets, livres, manuscrits et herbiers du fameux Carl von Linné et de son fils Carl von Linné le Jeune, tous deux décédés. Les travaux de Linné bénéficient alors d'une immense aura. Comptant 19 000 planches, son herbier abrite les spécimens de référence de nombreux genres et espèces ; il contient des plantes récoltées aux quatre coins du monde par les correspondants du botaniste suédois. Une fois propriétaire du fonds, Smith devient aux yeux de la communauté scientifique « le successeur de Linné », comme se plaît à le nommer William Younge, son compagnon de voyage en Europe (*Memoir and Correspondence*, t. 1, p. 257). Ce statut a une incidence sur le Grand Tour du jeune Anglais. D'un côté, Smith n'a rien publié de significatif et sa réputation scientifique

n'est pas encore établie: en visitant les naturalistes étrangers, il va se présenter à eux et leur offrir ses services pour qu'ils puissent profiter des collections linnéennes. D'un autre côté, comme l'écrit Smith dans la préface de son récit, le seul « nom de Linné [lui ouvre] chaque porte et chaque cabinet » (*A Sketch*, t. 1, p. XXIV). Plus efficace que la meilleure lettre de recommandation, le fait de posséder l'herbier de Linné est un véritable sésame dont il use copieusement pour accéder aux plus belles collections d'histoire naturelle et pour fréquenter l'élite savante européenne.

Au cours de son voyage, Smith s'attarde principalement en France et en Italie. Ayant obtenu son doctorat, il traverse les Pays-Bas autrichiens et séjourne à Paris. De là, il descend à Montpellier et continue sa route en direction de Rome. Au fil des rencontres, il contribue significativement à fédérer les botanistes d'obédience linnéenne, particulièrement en France où les idées de Linné rencontrent encore de fortes résistances. Après avoir parcouru l'Italie jusqu'à Pompéi et Venise, il se rend à Genève. Le botaniste ne passe que trois semaines en Suisse et dans les montagnes de Haute-Savoie. Pour être bref, le séjour helvétique n'en est pas moins intense: Smith explore le Bas-Valais, longe les rives du Léman jusqu'à Lausanne, découvre successivement les villes de Berne et de Bâle, avant d'atteindre Strasbourg et de retraverser la France sur le chemin de l'Angleterre. Ses pérégrinations suivent des sentiers battus et, dès son arrivée à Genève, il croise le chemin de nombreux touristes anglais qu'il s'applique à esquiver pour privilégier les contacts avec la population locale. L'originalité de Smith ne réside donc pas dans le choix de l'itinéraire qui ne s'écarte jamais des étapes décrites dans la littérature touristique de l'époque, notamment les célèbres *Sketches of the Natural, Civil, and Political State of Swisserland* (1779) du précepteur anglais William Coxe. En revanche, sa traversée de la Suisse lui permet de progresser dans la carrière de botaniste selon différentes modalités.

Chez un botaniste comme Smith, le voyage ressemble à une longue et délicieuse herborisation. Les Alpes suisses et françaises lui offrent l'opportunité d'observer *in situ* la flore d'altitude. Le voyageur cueille des spécimens qu'il destine à son herbier. Outre les bénéfices scientifiques que Smith tire de cette récolte, l'herborisation donne du charme aux déplacements. Entre deux sites alpins, la plupart des voyageurs trouvent dans l'expérience esthétique des paysages de montagne un remède contre les peines de la route. Le botaniste dispose d'une ressource supplémentaire: chaque fossé, chaque talus, chaque rocher est susceptible de lui fournir des spécimens végétaux ou d'intéressantes observations sur les milieux naturels. Sur le chemin d'un glacier, par exemple, deux piroles et un coléoptère tempèrent la fatigue d'une « douloureuse montée à travers les forêts de sapins » (*A Sketch*, t. 3, p. 155). Contraint d'abandonner son mulet sur un autre sentier difficile, il découvre à ses pieds une petite astrance et un lichen en pleine fructification. Visiter la Suisse dans la peau d'un naturaliste contribue à décentrer

le regard: la curiosité de Smith ne se focalise pas sur les villes, les monuments et les sites majestueux qui forment les destinations des excursions, mais elle s'étend aux trajets mêmes.

Dans sa préface, l'auteur du *Sketch of a Tour* compte parmi les prérogatives du voyageur naturaliste celle de trouver partout de quoi se divertir et s'instruire, y compris dans les contrées sauvages où d'autres néprouveraient que lassitude et déception. Pourtant, selon Smith, il existe un avantage encore plus remarquable à s'attacher à l'histoire naturelle dans les voyages à l'étranger, « aussi bien que dans le voyage de la vie elle-même » (*A Sketch*, t. 1, p. XXIII). Il s'agit des échanges avec les gens instruits. L'histoire naturelle noue entre les savants des liens « des plus louables, des plus désintéressés et des plus agréables » (p. XXIII) ; elle révèle le meilleur de chaque homme et fait tomber les différences d'opinion, de religion, d'âge ou de rang. Par sa dimension naturaliste, le Grand Tour offre donc à Smith l'opportunité de goûter aux joies de la République des Lettres, entendue comme un espace égalitaire et homogène au sein duquel les savants d'Europe communiquent sans barrières culturelles ou sociales.

Cette représentation idéalisée du milieu savant se heurte aux réalités helvétiques, particulièrement à Genève où le botaniste anglais fréquente de nombreux confrères naturalistes et médecins. À en juger par le récit imprimé du voyage, Smith passe dans cette ville une des semaines de son tour les plus riches sur le plan scientifique. Tous les lieux de la sociabilité savante s'ouvrent à lui: cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique, société littéraire, bibliothèque publique... Cependant, dans sa correspondance privée, Smith laisse un témoignage beaucoup plus nuancé. Presque aveugle et sourd, Charles Bonnet l'enchanté par son enthousiasme, mais cet illustre savant a eu la coquetterie presque indécente d'accrocher son propre portrait dans sa chambre, parmi ceux d'autres naturalistes de premier ordre. Quant à Horace-Bénédict de Saussure, qui vient de terminer sa fameuse ascension du Mont-Blanc, il passe aux yeux du visiteur pour un homme grossier, à couteaux tirés avec son compatriote Guillaume-Antoine Deluc (*Memoir and Correspondence*, t. 1, p. 278). Aux portes de la Suisse, le climat de la République des lettres n'est pas tout à fait serein.

Malgré cela, nous pouvons croire Smith lorsqu'il vante les bienfaits de la sociabilité savante dans le cadre de son voyage. Plus encore que la récolte des plantes, la multiplication des rencontres apparaît comme l'objectif central et la moisson la plus précieuse de son Grand Tour. Smith se montre sensible à l'honneur de passer quelques heures avec des hommes célèbres. Aussi ne manque-t-il pas de rendre compte, après Coxe et tant d'autres, de sa visite auprès du médecin vaudois Samuel-Auguste Tissot qui le prend d'abord pour un patient, avant de l'entretenir de médecine et de lui confier une brochure sur les vapeurs. Smith profite des entrevues pour échanger des idées, découvrir des ouvrages et

discuter de la circulation de la sève ou de la reproduction des végétaux. À Genève, le médecin Jean-Antoine Butini lui expose par ailleurs les vertus curatives du lézard des souches, tandis que le bibliothécaire Jean Senebier étale devant lui d'exceptionnelles cartes médiévales. À Bâle, ce sont les pétrifications conservées au sein du cabinet de la famille Bernoulli qui fascinent le visiteur, ainsi que les manuscrits d'Érasme et les dessins de Hans Holbein.

Tandis que Smith engrange les découvertes et consolide son réseau scientifique, il poursuit un autre objectif qu'il formule dans une lettre à son ami Younge. Il compte en effet obtenir l'adhésion de la plupart des hommes qu'il a vus en Suisse, à Strasbourg et à Nancy, à la Société linnéenne de Londres, qu'il a prévu de fonder au terme de son voyage (*Memoir and Correspondence*, t. 1, p. 279). Le Grand Tour du botaniste est une campagne de recrutement. Cette fonction du voyage – tacite dans le récit publié – se vérifie à la lecture de la liste des membres de la société qui paraît en 1791 dans le premier volume des *Transactions of the Linnean Society*. Parmi cinquante-six hommes profitant du statut de « membre étranger », les cinq membres suisses ont tous été approchés par Smith en 1787. Ils résident dans les principales villes où le voyageur s'est arrêté. Il y a d'abord l'apothicaire et chimiste Pierre-François Tingry dont Smith a découvert le cabinet minéralogique à Genève. Nous trouvons ensuite deux membres de la Société des sciences physiques de Lausanne, les naturalistes Louis Reynier et Jacob-Pierre Berthout van Berchem avec qui Smith partage une tasse de thé. À Berne, Smith enrôle Jacob Samuel Wyttenbach. Pasteur et naturaliste, ce membre fondateur de la Société bernoise des sciences naturelles laisse une forte impression sur le botaniste anglais. Il lui présentera bientôt le botaniste Edmund Davall, installé à Orbe, qui deviendra un de ses plus zélés collaborateurs sur le continent. Enfin, le professeur bâlois d'anatomie et de botanique Werner de Lachenal complète le tableau. Non seulement Lachenal était un ami du célèbre botaniste et médecin Albrecht von Haller, mort dix ans plus tôt, mais il présente à son hôte le précieux herbier de Caspar Bauhin (1560-1624), un des plus anciens jamais conservés. Mieux, il offre à Smith un ouvrage botanique illustré d'une extrême rareté: la première édition du *Phytobasanos* de Fabio Colonna, imprimé à Naples en 1592, dont Smith avait vainement cherché un exemplaire en Italie.

La Suisse savante dont Smith fait le portrait dans ses lettres et son récit a quelque chose de décadent. Bâle est tournée vers ses reliques de la Renaissance. La mémoire de Haller n'est guère cultivée à Berne. Genève semble concentrer presque toute la vitalité des sciences naturelles helvétiques, mais ses figures les plus saillantes sont sur le déclin ou en conflit. Malgré ce tableau en demi-teinte, Smith est sensible à l'émergence d'une nouvelle génération de botanistes, minéralogistes, apothicaires et médecins alémaniques et romands dont l'amitié représente un investissement. Derrière chaque homme se cache un cabinet, une bibliothèque,

un herbier ou une société locale, c'est-à-dire un accès aux richesses naturelles de la Suisse et un relai pour la diffusion de la botanique linnéenne dans ce pays.

(Traduction des citations T.L.)

Timothée Lécho
FNS, Université de Neuchâtel

Sources

Memoir and Correspondence of the Late Sir Edward Smith, M. D. [...] Edited by Lady Smith, London, Longman, Rees, Orme, Brown, Green, 1832.

James Edward Smith, *A Sketch of a Tour on the Continent, in the Years 1786 and 1787*, London, J. Davis, B. and J. White, 1793.

Etudes

15

Pascal Duris, *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Librairie Droz, 1993.

Tom Kennett, *The Lord Treasurer of Botany. Sir James Edward Smith and the Linnaean Collections*, London, The Linnean Society, 2016.

Patrick Vincent, *La Suisse vue par les écrivains de langue anglaise*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009.

Un missionnaire suisse en Amazonie

Le 29 août 1724, le Gruérien Jean Magnin entre dans la ville de Quito. Ses huit compagnons et lui, accompagnés d'une dizaine d'Indiens, ont parcouru en canoé puis à pied les 1800 kilomètres qui les séparent de Carthagène, où ils ont débarqué le 7 mars. Un an précisément après ce premier contact avec les terres américaines, le voyageur adresse à un correspondant anonyme la description suivante des contrées qu'il a traversées :

C'est une terre fort montagneuse, plaine de fontaines et rivières, deserte, steril, brulé du soleille en beaucoup d'androis, en d'autres il semble de loin voir une herbe verte et grande, ravissant les yeux des estrangers, et de proche l'on remarque que c'est une herbe semblable aux joncs, d'aucun usage, tenant au dessus quelques feuilles verdes qui trompent la vuë, et figurent l'abondance, ce qui nous donnoit lieu à des feux de joyes que nous allumames souvantefois dans le chemin, mettant le feu a cette herbe, et en peu de temp s'allumoient des montagnes toute entières. Entre ces montagnes il y en a beaucoup chargées de neige toute l'année, qui tempèrent la chaleur de la zone torride, dont les cruautés ne sont differentes des hyvers les plus furieux de nos terres. (*Annales fribourgeoises*, p. 44-45 ; l'orthographe originale a été conservée dans toutes les citations.)

17

L'Amérique est une terre de merveilles, l'envers du monde connu. Magnin y a découvert des fruits nouveaux, des animaux « formidables » – « l'our à fourmis » (tapir), ou des oiseaux qui « chantent sie bien de nature, qu'ils imitent une flute douce » ; il a admiré les volcans enneigés, goûté à la *chicha*, cette bière de maïs qui « semble a quelques Allemants fort bonne » (p. 52), et relaie les « enchanteries » et « rarités » (p. 49) qu'on lui a racontées en chemin.

Jean Magnin peut bien se laisser aller à l'enthousiasme. Il a 23 ans, a commencé quelques années auparavant, au Collège Saint-Michel, des études de philosophie poursuivies à Porrentruy, avant d'entrer en noviciat auprès des Jésuites de Landsberg, en Bavière, en 1720. Désirant ardemment embrasser la carrière de missionnaire en Amérique, Magnin a quitté l'Europe encore novice. Il terminera sa formation à Quito, où on le retrouvera, dès 1746, titulaire de la Chaire de Philosophie à l'Université et auteur d'un traité sur Descartes (resté à l'état de manuscrit). Avant cela, il aura enseigné la grammaire et la morale à Panama, puis gagné les missions de l'Amazonie, en 1736. Il fera de cette expérience un long

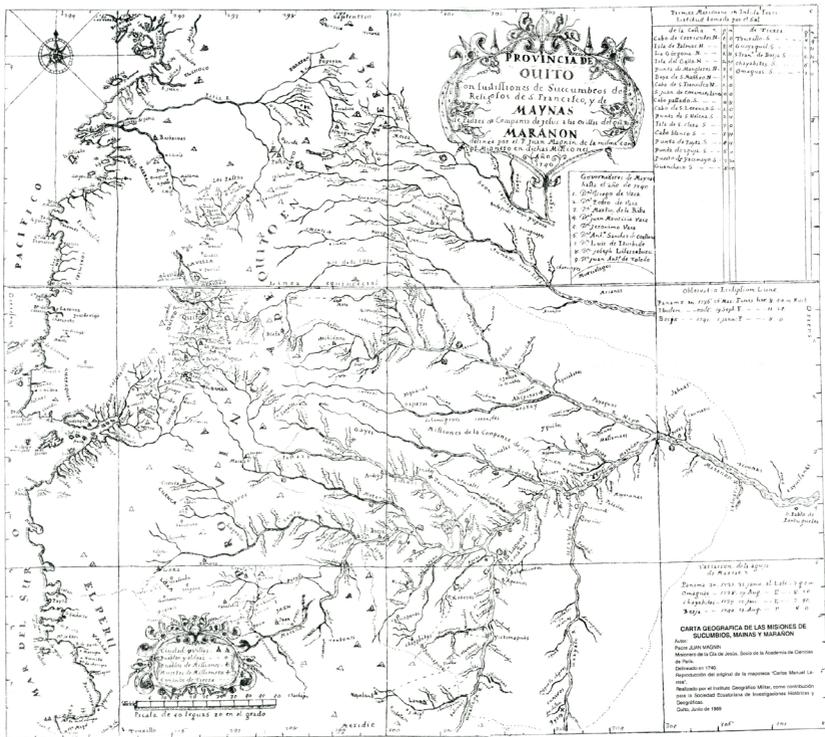


Fig. 1: « Mapa de la Audiencia de Quito (1740), según el Padre Juan Magnin Misionero de la Compañia de Jesús » (Wikimedia Commons).

mémoire, *Description de la Province et des missions de Maynas au Royaume de Quito*, rédigé entre 1740 et 1741, et édité par Thomas Henkel en 1993.

Ce texte, soyons clair, n'émane pas d'un « ami des Indiens ». La mission de Magnin et de ses confrères est décrite comme celle de « chasseurs d'âmes, et quelque fois Généraux d'armées » (*Description*, p. 131). Les relations entre les Pères et les indigènes, qu'on « enl[ève] dans les bois comme des bêtes sauvages » (p. 82), sont tendues, les méthodes des uns violentes, la résistance des autres, « opiniâtre » – on ne vit pas bien « dans la sombre profondeur de ces bois immenses » (p. 131) et, souvent, l'on y meurt. Les années passées au bord du Marañon ont pourtant permis à Magnin de produire un certain nombre d'observations nouvelles sur la forêt et sur les coutumes des peuples qu'il côtoie. Elles deviendront centrales dans la représentation de ces contrées, en Europe, dès le milieu du XVIII^e siècle. En 1743, en effet, Magnin rencontre à Borja, où il officie en tant que curé, le mathématicien français Charles-Marie de La Condamine. Celui-ci revient d'une longue expédition à Quito, où il est arrivé avec d'autres Académiciens en 1736. Il a décidé de regagner l'Europe en parcourant tout le cours du fleuve de sa source, dans les Andes, à la Guyane. La Condamine séjourne à Borja du 12 au 14 juillet, Magnin l'accompagnera dans la forêt jusqu'au 19, et lui remettra plusieurs cartes (Fig. 1), ainsi qu'une copie de sa *Description*, en espagnol. Sans mentionner explicitement sa source, La Condamine, qui fera traduire le texte, en reprendra mot pour mot de nombreux passages dans sa *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique* (1745), qui inspirera à son tour plusieurs articles de l'*Encyclopédie*.

19

La première partie du mémoire de Magnin décrit la région de Maynas – lieux, populations, ressources et mœurs de celles-ci –, la seconde s'arrête plus spécifiquement au travail et aux conditions de vie des missionnaires. Foisonnante d'observations naturalistes et de notes ethnographiques, la description est également le lieu où se prépare l'exposé par moment glaçant des méthodes utilisées par les religieux avec les populations locales. Magnin insiste à l'envi sur la paresse des Indiens, leur inaptitude intellectuelle, leur grossièreté, leur infidélité, leur commerce avec le Diable. Tantôt considéré comme un enfant qu'on amadouise aisément en le satisfaisant par des présents de pacotille, tantôt comme un être plus proche de l'animal que de l'humain, l'Indien est fondamentalement mauvais, désespérant sous bien des aspects. Cette modélisation négative, reprise dans la *Relation* de La Condamine, affermira une vision de l'indigène sud-américain radicalement opposée au mythe du « bon sauvage » que cultivent des philosophes comme Rousseau ou, bien avant lui, Montaigne. Ainsi les « sauvages », dans l'*Encyclopédie*, se déclinent-ils sous deux catégories: ceux qui, compte tenu de la violence de l'occupation espagnole, veillent avant tout à

conserver leur liberté et se sont, à cet effet, « retirés dans les forêts ». Ils y vivent des fruits, cultivent minimalement la terre, occupent des zones marécageuses parce que, précise l'article, ils « ne donnent point de cours aux eaux dans les lieux qu'ils habitent » (De Jaucourt, art. « Sauvages », rubrique « géographie moderne », *Encyclopédie*, t. XIV, 1765). Ils sont voisins, géographiquement et culturellement, des autres sauvages, les « peuples barbares qui vivent sans lois, sans police, sans religion, & qui n'ont point d'habitation fixe », êtres pour « la plupart encore féroces, & qui se nourrissent de chair humaine » (De Jaucourt, art. « Sauvages », rubrique « histoire moderne », *Encyclopédie*, t. XIV, 1765). Les peuples que fréquente Magnin semblent tenir de ces deux tendances. Plusieurs, dit-il, sont anthropophages. En outre, « avant qu'on les ait transportés dans les peuplades, ils vivent comme des bêtes féroces, dispersés dans les bois » (p. 125). Il souligne à plusieurs reprises leur obstination à s'enfuir parmi les marécages dès que l'occasion se présente. Parvient-on à les fixer ? Ces « animaux nouvellement devenus raisonnables » (p. 150) ne mangeront jamais qu'accroupis au sol et n'auront jamais d'estime pour aucun bien matériel. « On les peut dire heureux, si le bonheur consiste à être insensible » (p. 151).

20

Mais le missionnaire produit aussi des observations extrêmement précises sur les groupes ethniques des forêts qu'il a parcourues. S'il dénombre ainsi 17 nations principales, il mentionne près de 140 tribus affiliées qu'il rapproche des premières et hiérarchise sur la base de parentés qu'il observe entre leurs différentes langues. Sans doute une partie de ces informations émanent-elles d'écrits de prédécesseurs. Le mémoire n'en dresse pas moins en quelques pages une impressionnante généalogie des peuples amazoniens tels qu'ils survivent encore au milieu du XVIIIe siècle. Magnin se montre attentif à leur savoir-faire : l'artisanat des indigènes, leur connaissance des plantes, l'art local des vernis, obtenus de « différentes feuilles, d'écorces, de graines, de sucs, de terres et d'autres ingrédients, particulièrement du parinari, du génipa, du caraviru, du rocou et de l'indigo » (p. 102), les recettes complexes qu'ils élaborent pour obtenir de puissants poisons sont soigneusement décrites. « Ce sont là les denrées de ces sauvages, qu'on ne peut avoir d'eux que par la voye du trocq, faute de monnoye courante (p. 104). » Les Indiens sont ici de véritables interlocuteurs. Magnin négocie avec eux et, surtout, il les écoute. Dans la seconde partie de la *Description*, qui vise avant tout à prouver combien les « sauvages » sont ineptes, inéducables et menaçants, de longs passages sont consacrés à restituer les propos qu'il a pu surprendre parmi ses ouailles, ou dont il a eu vent par des collègues. Ainsi, que l'extrême onction provoque la mort ; que les Pères rejettent la polygamie « par lézine » (p. 168) ; que le Chrétien est celui qui « apprit à pescher » (p. 169). Le texte, pour un temps, semble devenir un recueil de « bons mots » amérindiens. Magnin rapporte ainsi la formule « plaisante », souligne-t-il, d'un Indien de

Borja auquel on demandait, à Quito, à quoi ressemblaient les cochons de la forêt: « Ils sont faits, répondit il, à peu près comme les cochons Chrétiens (p. 170). » Le texte témoigne enfin du syncrétisme à l'œuvre au sein des réductions et de la difficulté à concilier les représentations des uns et des autres:

Deux [Indiens] dispuoient quels étoient les hommes véritables. Ce n'est pas nous, dît un deux. Il n'y a que Jesus Christ qui soit un véritable homme. [...] Un curé de Santiago qui entretenait publiquement une femme, étant mort, et sa concubine trois jours après luy, ses parroissiens après mûre délibération déterminèrent d'un commun consentement, qu'il fallait les enterrer tous deux dans la même fosse, car pourquoy séparer après la mort deux personnes, qui s'étoient tant aimées pendant leur vie? Ils le firent en effet, et le scandalle dura jusqu'à ce qu'un ecclésiastique nommé Vasquez [...] le fit cesser, en faisant exhumer le corps de la femme. Un autre dans le quartier de Napo, voyant que le missionnaire avait pris le baton d'un officier de milice, et qu'il s'en servait à percer un bout de roseau [...], se lancea sur le missionnaire, et luy saisissant les mains, mon Père, luy dit il, que faites vous avec le Roy? avec le Roy, répliqua le Père; tout surpris et confus, ce que je fais avec le Roy? Votre Révérence ne se sert elle pas de ce bâton comme d'un poinçon, dit le Métis, et es ce ainsi qu'on traite le Roy? (p. 191)

21

Les épisodes prêtent à sourire. Ils révèlent le jugement peu avantageux que l'on porte sur les indigènes. Pourtant ils relaient – ou fabriquent – une voix tue par la plupart des textes des voyageurs de passage. Elle rappelle celle des sauvages ingénus que les philosophes, à la même époque, se plaisent à projeter dans des fictions ou l'Européen n'est pas toujours à son avantage. La *Description* apparaît ainsi comme un document central pour approcher une histoire complexe des représentations de l'altérité, entre observation et projection, rejet et fascination.

Nathalie Vuillemin
Université de Neuchâtel

Sources

Charles Marie de La Condamine, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale [...] en descendant la rivière des Amazones*, Paris, Veuve Pissot, 1745.

Jean Beckmann, « La première traversée de la Colombie par un missionnaire suisse (1725), le père Jean Magnin S. J. », *Annales fribourgeoises*, n° 46, 1964, p. 33-65.

Thomas Henkel (éd.), *Chronique d'un chasseur d'âmes. Un jésuite suisse en Amazonie au XVIIIe siècle. Description de la Province et des missions de Maynas au Royaume de Quito par le R. P. Magnin*, Grolley, Fribourg, Editions de l'Hébe, Bibliothèque cantonale et universitaire, Fribourg, 1993.

Etudes

Franz Xaver Bischof, « Jésuites. Compagnie de Jésus » (2011), *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, en ligne.

Urban Fink, « Juan Magnin » (2008), *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, en ligne.

Thomas Henkel, « Die grössere Ehre Gottes, das Heil des Nächsten und die Neue Welt: Freiburger und Schweizer Jesuiten als Missionare in Lateinamerika », *Freiburger Geschichtsblätter*, n° 73, 1996, p. 149-183.

Adrien Paschoud, *Le Monde amérindien au miroir des Lettres édifiantes et curieuses*, Oxford, Voltaire Foundation, 2008.

Voyages de Goethe en Suisse et savoir naturaliste

Goethe a voyagé en Suisse à trois reprises. Lors du premier périple, en 1775, il est animé d'une sentimentalité juvénile que partagent des amis fantasques et exaltés. En 1779, c'est pour accompagner le jeune duc de Weimar Carl August, à la cour duquel il est attaché, qu'il traverse à nouveau la Suisse, relatant ses découvertes dans des *Lettres de Suisse (Briefe aus der Schweiz, 1796)* qui donnent la mesure d'une expérience totale de la nature, esthétique, poétique et savante. Le troisième voyage a lieu en 1797, après que Goethe a séjourné en Italie à deux reprises, en 1786-1788 puis à nouveau en 1790. En compagnie du peintre suisse Johann Heinrich Meyer, il a alors l'ambition de rassembler de manière ordonnée les connaissances documentant tous les aspects du pays: histoire naturelle, histoire, économie et politique.

Voyager en Suisse: une occasion de voir, d'éprouver et d'étudier la nature

23

L'intérêt que Goethe porte à l'étude de la nature est intensément nourri lors des deux derniers voyages en Suisse. Contempler le paysage alpin à toutes les altitudes lui procure une expérience subjective dont il ne sépare jamais son appétit de savoir: les réalités tectoniques, géologiques et botaniques lui font comprendre les forces cachées qui participent à la formation de la nature. À Weimar déjà, où il s'est installé en 1776, il avait joint observation personnelle, expérience pratique et connaissances livresques pour nourrir un savoir que les forêts, parcs, jardins et serres du duché lui permettaient d'acquérir.

En Suisse, son regard synthétique prend un essor extraordinaire: topographie, météores, roches et sols, végétation, Goethe est attentif aux interactions entre tous les objets naturels, ayant parfois le sentiment d'éprouver dans sa chair même leur formation et leurs mouvements. C'est ainsi qu'il considère les nuages, à Loèche-les-Bains, le 9 novembre 1779: « Ici, on s'en trouve enveloppés à l'instant où ils se forment, et nous sentons la force secrète, éternelle de la nature courir mystérieusement dans toutes nos fibres ». (*Voyages*, p. 85).

Goethe rencontre par ailleurs de nombreux savants et médecins suisses, lit et consulte leurs travaux, visite des collections naturalistes, à Genève et à Zurich notamment. Il fait connaissance avec la flore alpine, s'adonne à la collecte de plantes et de graines: son intérêt dominant pour la géologie se conjugue à celui qu'il découvre pour la géographie botanique.

L'hypothèse transformiste de Goethe: la « métamorphose »

Au retour du deuxième voyage en Suisse, comme l'explique Margrit Wyder, Goethe se détourne en partie de la géologie et se prend de passion pour l'étude des plantes, suite au voyage en Italie de 1786-1788. Sa compréhension de la nature est celle d'un biologiste avant l'heure: pour Goethe, tout être vivant recèle en lui des principes de formation simples qui peuvent donner lieu au développement d'une grande variété d'organes et de formes. C'est ce qu'il nomme la « métamorphose ».

Goethe expose ce concept dans son *Essai sur la métamorphose des plantes* (*Versuch die Metamorphose der Pflanzen zu erklären*, 1790): ce traité ne le lâchera plus, jusqu'à sa mort en 1832. Au cours du voyage de 1797, Goethe engrange les connaissances, les observations et fait une abondante collecte de minéraux. Tous les aspects du paysage cependant retiennent son attention, la flore sauvage mais aussi la culture des vergers, champs et vignobles. Observant près de Zurich, le 19 septembre, un « pommier entouré de lierre », il rédige à ce sujet une élégie, « Amyntas », qui illustre allégoriquement un phénomène d'interaction végétale: le parasitisme révèle la collaboration de l'arbre-hôte avec les « rameaux entrelacés » du lierre (*Voyages*, p. 154 et 160). La morphologie végétale le hante, alors que son *Essai* connaît en Allemagne une audience d'abord timide. C'est grâce à des savants suisses, Paul Usteri et Johann Jacob Römer, que l'*Essai* de Goethe trouve une tribune favorable, dans le *Magazin für die Botanik*, publié à Zurich.

Les bonnes grâces de la Suisse et de ses savants vont continuer de porter chance à l'*Essai* de Goethe. Dans une édition procurée en 1791 par Paul Usteri de *Genera plantarum*, l'ouvrage de systématique botanique d'Antoine Laurent de Jussieu, Goethe a l'occasion de découvrir non seulement une flatteuse allusion à son *Essai*, mais surtout un système de classification – dite naturelle – qui lui convient beaucoup mieux que celui de Linné. S'il admire le savant suédois, Goethe a des réserves à l'égard de sa taxonomie et de sa nomenclature, qui constituent un fâcheux obstacle à ce qu'il observe, à savoir la versatilité des organes végétaux et la transformation toujours possible des espèces.

Alors que son *Essai sur la métamorphose des plantes* connaît une audience accrue en Europe dans les années 1810, Goethe le republie en 1817 dans le premier volume des *Cahiers de morphologie* (*Hefte zur Morphologie*): il lui ajoute un essai autobiographique intitulé « Histoire de mes études de botanique » (« Geschichte meines botanischen Studiums »), où il retrace son propre parcours – celui d'un poète de plus en plus passionné par l'histoire naturelle.

C'est un Suisse, Frédéric Gingins de La Sarraz, qui le premier, sans avoir pris contact avec l'auteur, publie une traduction française de *l'Essai sur la métamorphose des plantes* (1829), précédé d'un « Précis historique et avant-propos ». Botaniste à ses heures, le baron de La Sarraz a publié des travaux savants entre 1823 et 1833. Il qualifie *l'Essai* de Goethe d'« ingénieux » et affirme que « la vérité de sa théorie » a été confirmée. Il rend hommage au « poète », qui a su

porter sur le végétal le coup d'œil de son génie dégagé de toute prévention systématique, et [...] nous montrer la plante dans toute la simplicité de sa nature, exerçant dans le silence et le mystère la faculté de végéter, de fleurir et de se reproduire. (*Essai sur la métamorphose*, trad. F. de Gingins-La-Sarraz, p. VII).

Une nouvelle traduction, « travaillée avec soin sous les yeux même de l'auteur », paraît à Stuttgart en 1831, dans une édition bilingue (*Essai sur la métamorphose*, trad. F. Soret, p. 217). Elle est due une nouvelle fois à un Suisse, le Genevois Frédéric Soret. Précepteur du prince héritier à la cour de Weimar, Soret, qui a étudié la théologie à Genève et l'histoire naturelle à Paris, fréquenta Goethe de 1822 à 1832 comme en témoignent ses *Conversations avec Goethe*. Parmi les récits et anecdotes rapportés, on retiendra les allusions nombreuses au débat que Goethe eut, par publications interposées, avec le botaniste genevois Auguste Pyrame de Candolle, dont Soret avait suivi les cours. Candolle avait pris connaissance de *l'Essai sur la métamorphose des plantes* traduite par Gingins de La Sarraz, mais en laissant entendre que l'auteur ne pouvait rivaliser avec les travaux scientifiques d'un authentique botaniste. C'est précisément sur ce terrain que Goethe se défend, dans le volume bilingue qu'il publie en 1831: son intuition de poète, son appréhension empathique et globale de la nature ont contribué de manière décisive à l'élaboration du concept de « métamorphose ».

25

Goethe en Suisse, deux siècles plus tard

Commentant, dans cette dernière version de son *Essai*, la réception de son traité et les développements ultérieurs que son idée de « métamorphose » a connues, il cite plusieurs travaux publiés par des Suisses: la traduction de Gingins et son avant-propos, *l'Organographie végétale* (1827) de Candolle et *l'Histoire physiologique des plantes d'Europe* (1830) de Jean Pierre Etienne Vaucher. Discutant les positions téléologiques de ce dernier, qu'il ne partage pas, Goethe conclut en rappelant que la variété des formes et leur caractère imprévisible nous ordonnent « impérieusement de nous prosterner, en adorant

l'origine mystérieuse de toutes choses » (*Essai sur la métamorphose*, trad. F. Soret, p. 225). À l'attention de ses lecteurs allemands, il se serait volontiers étendu sur ce sentiment, mais il s'abstient en pensant aux lecteurs français: « Je préfère m'arrêter ici, pour ne pas m'exposer à être soupçonné de tomber dans des rêveries mystiques, par une nation qui exige en toutes choses la plus grande clarté d'expressions et de pensées » (*Essai sur la métamorphose*, trad. F. Soret, p. 225).

Poète et savant à la fois, Goethe a revendiqué dans tous ses travaux de morphologie la légitimité d'une approche de la nature qui conjugue l'observation, l'expérimentation et l'attention à son mystère insondable. Goethe a trouvé en Suisse des savants et des traducteurs – protestants pour la plupart – que le strict rationalisme des Lumières françaises, hostile à l'évocation même du mystère, n'avait pas atteints.

À la fine remarque de Goethe sur l'esprit français fait écho, près de deux siècles plus tard, une petite polémique qui jeta le discrédit sur l'anthroposophie – démarche spirituelle inspirée par Goethe et développée au début du XX^e siècle par Rudolf Steiner – la soupçonnant de dérive sectaire. Parus notamment dans *Libération* et *Le Monde diplomatique* en 2018, plusieurs articles ont tenté de cerner cette pensée ésotérique et dénoncé ses pratiques occultes. Situé près de Bâle, l'opulent Goetheanum, siège de la société anthroposophique, rend hommage à sa manière à l'œuvre de Goethe et n'a jamais paru menaçant pour la société suisse!

26

Claire Jaquier

Université de Neuchâtel

Sources

Johann Wolfgang de Goethe, *Essai sur la métamorphose des plantes*, trad. Frédéric Gingins-La Sarraz, Genève, Barbezat, 1829.

Johann Wolfgang de Goethe, *Die Metamorphose der Pflanzen. Essai sur la métamorphose des plantes*, trad. Frédéric Soret, suivi de notes historiques, Stuttgart, Cotta, 1831.

Johann Wolfgang Goethe, *Goethe en Suisse et dans les Alpes. Voyages de 1775, 1779 et 1797*, éd. Christine Chiadò Rana, Genève, Georg, 2003.

Etudes

Frédéric Soret, *Conversations avec Goethe*, éd. Adrien Robinet de Cléry, Paris, Éditions Montaigne, 1931.

Anne-Gaëlle Weber, « Essai pour expliquer les métamorphoses de Goethe », in Jacques Berchtold (dir.), *Goethe et la France*, Genève, Fondation Bodmer – Éditions La Baconnière, 2016, pp. 206-211.

Margrit Wyder, « Gotthard, Gletscher und Gelehrte: schweizer Anregungen zu Goethes naturwissenschaftlichen Studien », in Oliver Ruf (éd.), *Goethe und die Schweiz*, Hanovre, Wehrhahn, 2013, pp. 23-110.

Médecins en voyage à la découverte des sanatoriums d'altitude suisses au tournant du XXe siècle

La deuxième moitié du XIXe siècle a connu un véritable engouement scientifique pour l'étude des climats de montagne du point de vue médical. De nombreuses stations alpines suisses se sont développées en s'ouvrant largement au climatisme thérapeutique et tout particulièrement à son application dans le traitement de la tuberculose, avec la construction de sanatoriums. Les premières stations d'altitude médicalisées telles que Davos (1560 m), Arosa (1892 m) et Leysin (1450 m) ont vite suscité l'intérêt des praticiens. Plusieurs publications, prônant la construction de ces établissements dans les régions de montagne françaises et italiennes, sont en effet les résultats de voyages et de missions effectués par les médecins dans ces localités de cure.

La France et les sanatoriums d'altitude

29

Jusqu'aux années 1870, l'attention des praticiens français intéressés à la climatothérapie se portait surtout sur les établissements situés au bord de la mer ou dans les stations hydrothermales. C'est grâce au travail de quelques défenseurs acharnés du traitement climatique dans les régions de montagne qu'un mouvement en faveur de l'édification des sanatoriums d'altitude va se dessiner. Déjà en 1874, le député et médecin Léon Vacher se rend à Davos en vue d'étudier les conditions climatiques du site et de promouvoir la réalisation d'une station similaire au Mont-Dore (1100 m) en Auvergne, où il exerce. Dans les pages qu'il consacre à la station grisonne, il attribue une grande importance à la cure d'air en altitude:

Dans ces dernières années, nous avons vu se fonder dans les hautes vallées de la Suisse quelques stations sanitaires pour les phtisiques. Les cures d'air alpestres constituent certainement un des faits les plus intéressants, et, on peut le dire, une des applications les plus hardies de la thérapeutique contemporaine (*Le Mont-Dore*, p. 2).

D'autres médecins français vont rapidement suivre son exemple. Tous effectuent des voyages dans les stations médicalisées suisses pour étudier non

seulement l'organisation de ces structures, mais aussi les caractéristiques géo-climatiques des sites qui – d'après les recherches scientifiques de l'époque sur les effets des climats de montagne – semblaient favoriser le traitement de différentes formes de tuberculose. Ainsi en 1894, le docteur Léon Petit, secrétaire général de l'œuvre des enfants tuberculeux et médecin chef de l'hôpital des phtisiques d'Ormesson, est chargé par le Ministère de l'Intérieur d'une mission médicale visant à étudier la question de la tuberculose en Europe. Au retour de son voyage – pendant lequel il visite aussi Davos, Arosa et Leysin – il publie un ouvrage important dans lequel il résume ses observations. Pour lui, le meilleur climat est celui qui permet de pratiquer la cure d'air le plus longtemps possible, et, de ce point de vue, assure-t-il, « la montagne vaut généralement mieux que la plaine: l'air est pur, la lumière intense, le sol sec, la température plus égale quoique froide, le vent moins violent » (*Le phtisique*, p. 50).

En 1897, Paul Regnard, directeur adjoint du laboratoire de physiologie de la Sorbonne, publie lui aussi un texte fondateur sur la cure d'altitude. Ce travail est le fruit de l'étude rigoureuse des recherches scientifiques en cours, mais aussi de ses nombreux voyages dans les localités d'altitude françaises et suisses. Dans cet ouvrage, Regnard décrit 90 stations situées à plus de 1000 mètres, dont 72 sont des stations suisses. Il les partage en station d'été et d'hiver et situe, dans ce dernier groupe, les stations qui sont surtout indiquées pour le traitement de la tuberculose. Ici, on ne retrouve que sept localités, toutes situées en Suisse (Fig. 1).

Le pionnier français en matière de sanatoriums d'altitude est toutefois le docteur Frédéric Dumarest, médecin à Hauteville-Lompnes dans le massif du Bugey. Dans un travail faisant le point sur les recherches consacrées à l'hypothèse de l'immunité phtisique des altitudes, il souligne les propriétés thérapeutiques des climats de montagne. Il effectue aussi deux voyages, en 1896 et 1897, dans des stations climatiques en Suisse et en Allemagne. En se basant sur les sanatoriums populaires qu'il a visités en Suisse, il lance à Hauteville (920 m) la création du premier sanatorium d'altitude pour les malades pauvres, achevé en 1900. Cette même année, il se rend à nouveau à Leysin pour visiter la station médicale et pour en décrire la situation géo-climatique (Fig. 2). La construction des établissements d'altitude subit un arrêt suite au conflit qui éclate en 1914, mais elle reprendra après la guerre. En 1922, est fondée l'Association des Villages Sanatoriums de Haute Altitude. C'est à ce moment qu'on commence à créer en France les plus importants sanatoriums d'altitude. Ce mouvement aboutira à la construction, à partir de 1926, du grand village sanatorial du Plateau d'Assy (1000 - 1400 m) dans la région du Mont-Blanc, construit également pour attirer les nombreux Français qui se soignaient depuis des années à Leysin.



Fig. 1: Davos-Platz (1588 m.), in Paul Regnard, *La cure d'altitude*, 1897.



Fig. 2: Leysin, in Frédéric Dumarest, « Promenade à Leysin », *Revue Alpine*, 1 septembre 1900.

L'Italie et les sanatoriums d'altitude

Malgré l'intérêt que certains médecins italiens, comme Biagio Castaldi, ont porté dès le début aux recherches concernant les propriétés thérapeutiques des séjours en altitude, la construction de sanatoriums dans les régions de montagne de la Péninsule n'a pas attiré l'intérêt des investisseurs au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle. Ceux-ci préfèrent exploiter les potentialités offertes par les nombreuses localités hydrothermales et balnéaires italiennes. Ce n'est qu'à la fin du siècle, lorsque le problème de la lutte contre la tuberculose s'impose au niveau international, que la question des sanatoriums d'altitude commence à passionner le corps médical. Au mois de septembre 1898, Vincenzo Cozzolino, professeur à la faculté de médecine de Naples et plus tard gouverneur des hôpitaux napolitains, voyage dans les Grisons pour en étudier les sanatoriums. En décembre, il présente à l'Académie médico-chirurgicale de Naples un rapport détaillé sur ceux de Davos. Il y déclare que le but idéal de son étude est de voir surgir dans sa région des sanatoriums modèles « sur les collines ensoleillées et protégées des vents du golfe de Castellamare et d'Amalfi », ou encore sur les hauteurs de l'île de Capri, afin que ce territoire napolitain déjà « privilégié par les étrangers, ait une autre source d'attraction et de richesse » (*I sanatorii*, p. 88). Suite à cette première relation, il est chargé d'une mission médicale visant à étudier les sanatoriums suisses et allemands. Ses conclusions sont nettement favorables à l'établissement de sanatoriums d'altitude. Les résultats de sa mission l'amènent ainsi à appeler de ses vœux une politique nationale visant à favoriser la construction de ce type d'établissements.

Avec la création de la *Lega Nazionale contro la Tuberculosis*, l'année 1898 semble marquer en Italie un tournant dans la lutte contre cette maladie. Le 8 février 1900, le Ministère de l'Intérieur ouvre un concours pour la construction d'un sanatorium populaire mixte pour 100 malades pauvres. Les projets doivent faire l'objet d'une justification détaillée du lieu choisi du point de vue géo-climatique. La qualité des 39 plans de ce « sanatorium idéal » parvenus au Ministère apparaît toutefois décevante, comme le souligne Faustino Donati, médecin à l'origine d'un projet de sanatorium à Arizzano (458 m), près du lac Majeur, qui vient de publier une relation de son voyage dans divers sanatoriums européens, parmi lesquels figurent ceux de Davos et d'Arosa. En 1901, le docteur Ugo Passigli, hygiéniste florentin, conclut la relation enthousiaste de son voyage à Davos, par une exhortation qui semble annoncer une nouvelle phase dans la lutte contre la tuberculose en Italie: « Qu'ils surgissent enfin ces sanatoriums tant attendus, sur les vertes pentes de nos collines, sur les coteaux doucement ondulés ou sur les hauteurs de nos Apennins et de nos

Alpes » (*La cura*, p. 77). Cette même année, on initie la deuxième phase du concours avec les neuf projets retenus. Leur sélection, à en juger par les recours présentés, ne semble pas avoir été déterminée par leur qualité, mais plutôt par les personnalités influentes qui les ont appuyés. De plus, l'État italien n'a pas l'intention de subventionner la construction de sanatoriums puisque son but est plutôt d'encourager l'action des privés. Enfin, bien que le climat d'altitude – à l'exemple des sanatoriums suisses – soit considéré comme le plus favorable au traitement de la tuberculose, cette indication ne semble pas avoir joué un rôle lors de la sélection.

Pourtant, parmi les projets écartés, se trouvent des propositions intéressantes qui mentionnent des localités d'altitude, comme le projet « Caritas ». Celui-ci choisit comme lieu d'édification Pineta di Sortenna (1250 m), localité située dans la commune de Sondalo en Valteline. C'est le docteur Ausonio Zubiani qui avait recommandé cette localité à l'auteur du projet. Ce médecin avait effectué un voyage à Davos et à Leysin avec son ami et compagnon d'études, le phthisiologue Fabrizio Maffi, futur député socialiste. Ce dernier, réfugié politique en Suisse en 1898, fonde et dirige en 1905 le Sanatorium du Gothard (1200 m) à Ambri-Piotta. En 1910, il sera aussi appelé à diriger le premier sanatorium populaire ouvert à Prasomaso, toujours en Valteline, grâce à l'action du professeur Francesco Gatti, figure majeure de la lutte contre la tuberculose en Italie et défenseur des sanatoriums d'altitude. Zubiani, quant à lui, publie en 1898 un manuel sur la tuberculose dans lequel il souligne non seulement la qualité exceptionnelle des conditions climatiques de Davos, mais également la réputation internationale dont bénéficie cette station.

Maffi et Zubiani poursuivent une intense activité en faveur de la lutte contre la tuberculose, soutenus aussi par la presse locale qui va jusqu'à prévoir que la Valteline puisse devenir la « Davos d'Italia ». Zubiani considère la montagne comme le lieu le plus favorable à l'établissement d'un sanatorium : « Les effets de la vie à l'air libre sont surprenants ; il semble que le tuberculeux, en respirant l'air pur, respire la vie même » (*La cura*, p. 11). Sur la base des études effectuées par les climatologues et physiologistes européens, l'auteur du projet « Caritas » soutient la supériorité des résultats obtenus dans les sanatoriums situés au-dessus de 1000 mètres. Bien que ce projet n'ait pas été retenu par le Ministère, Zubiani inaugure en 1903, sur le même site, le premier sanatorium d'altitude d'Italie (Fig. 3). Contrairement à son désir, il s'agit d'un sanatorium privé qui toutefois ouvre la voie aux autres établissements qui feront de la Valteline le centre de la climatothérapie alpine italienne. Enfin en 1932, toujours à Sondalo, débutent les travaux pour la construction du plus grand village sanatorial européen, inauguré seulement après la deuxième guerre mondiale. La Suisse y financera même l'équipement du pavillon

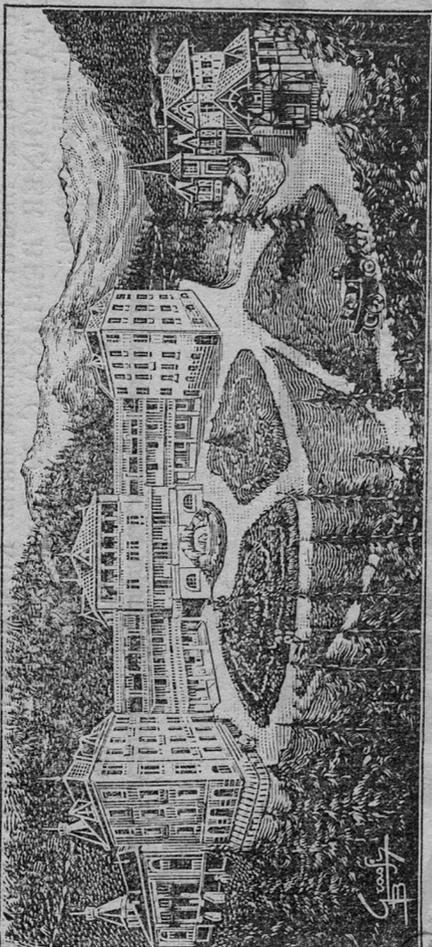
PRIMO SANATORIO

ITALIANO

PER AMMALATI DI PETTO

nella Pineta di Sortenna, sopra Sondalo (alta Valtellina) metri 1250 s.m.

Premiato con medaglia d'oro all'Esposizione internazionale di Milano.



Per programmi e schiarim. rivolgersi al medico Direttore Cav. Dott. Ausonio Zubiani.

Fig. 3: Primo sanatorio italiano, Pineta di Sortenna, début 1900 (BIU Santé, Paris).

chirurgical que les deux pays dédient à Bruno Galli-Valerio, médecin italien et professeur d'hygiène à Lausanne, décédé en 1943. Devenu ensuite l'hôpital régional Eugenio Morelli, une partie de cet ancien sanatorium monumental, a été transformé en hôpital COVID-19 depuis mars 2020, renouant en partie ainsi avec sa vocation originelle.

Daniela Vaj

Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne (CIRM, UNIL)
et Institut des humanités en médecine (CHUV)

Sources

Vincenzo Cozzolino, *I sanatorii per tubercolotici polmonari in Davos*, Napoli, Stab. Topografico Cav. A. Tozzo, 1899.

Faustino Donati, *Sanatori esteri ed istituzione dei sanatori in Italia*, Milano, Tip. Operai, 1900.

Frédéric Dumarest, *L'hospitalisation des tuberculeux à l'étranger*, Lyon, Rey, 1897.

Ugo Passigli, *La cura razionale delle affezioni polmonari nei sanatorii di Davos-Platz dello Schatzalp e di Davos-Dorf*, Firenze, Piccini, 1901.

Ernest-Paulin Léon Petit, *Le phtisique et son traitement hygiénique: sanatoria, hôpitaux spéciaux, cure d'air*, Paris, Felix Alcan, 1895.

Paul Regnard, *La cure d'altitude*, Paris, Masson, 1897.

Léon Vacher, *Le Mont-Dore, Davos, étude médicale et climatologique sur les cures d'air dans la phtisie pulmonaire*, Paris, F. Savy, 1875.

Ausonio Zubiani, *La cura razionale dei tiscici e i sanatori*, Milano, Ulrico Hoepli, 1898.

Etudes

Philippe Grandvoinet, *Architecture thérapeutique: histoire des sanatoriums en France, 1900-1945*, Genève, Metis Presses, 2014.

Pierluigi Patriarca, *La valle incantata, Storia della tubercolosi e della lotta antitubercolare in Valtellina*, Sondrio, L'Officina del Libro, 2001.

Daniela Vaj, « Altitude et santé au XIXe siècle. La circulation des connaissances de l'Himalaya aux hauts plateaux d'Amérique latine en passant par les Alpes », *Histoire des Alpes - Storia delle Alpi - Geschichte der Alpen*, n° 26, 2021, à paraître.

Daniela Vaj, « Respirare l'aria pura delle Alpi. Dalla Svizzera all'Italia: lo sviluppo delle stazioni di cura montane », in L. Bonesio & D. Del Curto (eds.), *Villaggio Morelli: identità paesaggistica e patrimonio monumentale*, Parma, Diabasi, 2011, pp. 149-170.

LES AUTRICES ET L'AUTEUR DU DOSSIER

Nathalie Vuillemin, l'éditrice scientifique du dossier de ce Bulletin 2021, est professeure de littérature française à l'Université de Neuchâtel. Elle a consacré sa thèse de doctorat aux tensions entre discours scientifiques et esthétiques dans l'histoire naturelle du XVIII^e siècle. Ses recherches actuelles portent sur les savants voyageurs et la manière dont les corpus manuscrits permettent de reconstituer leurs travaux sur le terrain. Elle a notamment publié *Les beautés de la nature à l'épreuve de l'analyse* (Paris, Sorbonne Nouvelle, 2009) et dirigé avec Thomas Wien le collectif *Penser l'Amérique: de l'observation à l'inscription* (Oxford, Voltaire Foundation, 2017)

Simona Boscani Leoni est professeure boursière FNS d'histoire moderne à l'Université de Berne et professeure remplaçante à l'Université de Lausanne. Ses principaux intérêts de recherche sont l'histoire sociale médiévale et l'histoire des savoirs et de l'environnement à l'époque moderne. Elle a publié une édition critique de Johann Jakob Scheuchzer et de son Questionnaire sur l'histoire naturelle suisse, le *Einladungsbrief* (en ligne sur <https://hallerNet.org>), tous deux disponibles dans son dernier ouvrage, « *Unglaubliche Bergwunder* ». *Johann Jakob Scheuchzer und Graubünden. Ausgewählte Briefe, 1699–1707* (Coire, 2019).

37

Timothée Léchet, chercheur en littérature française, travaille à l'Université de Neuchâtel dans le cadre d'un projet de recherche FNS sur la botanique du siècle des Lumières. Ses domaines d'intérêt comprennent l'histoire de la presse d'Ancien Régime, la poésie française du XVIII^e siècle, l'histoire culturelle et littéraire de la Suisse francophone, et l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau.

Claire Jaquier a fait ses études de lettres à Lausanne, Zurich et Paris. Elle a été professeure de littérature française à l'Université de Neuchâtel de 1994 à 2018. Ses recherches portent sur l'œuvre de Gustave Roud et la littérature de Suisse romande, ainsi que sur la littérature et la culture des Lumières françaises et helvétiques. Son dernier ouvrage s'intitule *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux* (Neuchâtel, Livo-Alphil, 2019).

Daniela Vaj, historienne et spécialiste des voyages savants, est l'autrice de plusieurs publications consacrées à l'histoire des voyages, parmi lesquels *Médecins voyageurs* (Georg, 2002). À l'Université de Lausanne, elle a créé, avec Claude Reichler, ViaticAlpes, un vaste projet de recherche sur les voyages dans les Alpes et ViaticImages, une base de données novatrice consacrée à l'iconographie des anciens livres de voyage. Dans le cadre du PNR48, elle a collaboré au projet de recherche « Le Bon Air des Alpes », dirigé par Claude Reichler, qui porte sur une histoire des représentations et des usages de l'air des montagnes, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours.

Chroniques

Histoires de guides

Place aux sciences naturelles

En 1793 et 1795 étaient publiées en allemand puis en français les *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse de la manière la plus utile et la plus propre à lui procurer toutes les jouissances dont cette contrée abonde*. Il s'agissait de deux minces volumes de 294 et 370 pages, à l'impression aérée, qui pouvaient facilement tenir dans une poche. Leur auteur, le docteur en médecine Johann Gottfried Ebel, avait alors travaillé pour les voyageurs sentimentaux, qu'on appellerait bientôt romantiques – comme son titre le donne d'ailleurs à entendre. Il leur parlait « des beautés majestueuses et des scènes extraordinaires et pittoresques que la nature déploie [dans les Alpes]. » (Ebel, 1805, vol. 1, p. IV).

En 1805, le même Ebel publie une deuxième édition de son guide, qui devient le *Manuel du voyageur en Suisse*. Ouvrage où l'on trouve les directions nécessaires pour recueillir tout le fruit et toutes les jouissances que peut se promettre un étranger qui parcourt ce pays-là. Complété de nombreuses informations, le guide déploie quatre volumes de texte serré, qui totalisent près de 1650 pages. Cette deuxième édition a donc plus que triplé de volume. Quand on regarde le détail de cet accroissement, on constate que, si les informations ajoutées tiennent pour une part aux événements historiques et au développement des mentions relatives aux routes à suivre, elles relèvent surtout des sciences naturelles, spécialement de la botanique et de la géologie.

À la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles et bien qu'il n'ait pas été pensé exclusivement pour des savants, le guide d'Ebel s'adresse à des personnes instruites, qu'il invite à participer au développement du savoir sur les Alpes. C'est ainsi qu'il propose un chapitre d'« Avis à l'usage des physiciens, des botanistes, des minéralogistes et des dessinateurs » dans lequel il décrit la « petite presse à dessécher les plantes » qu'il ne faut pas manquer d'emporter avec soi ou le tablier de minéralogiste qu'a inventé le professeur Pictet de Genève et qui permet d'emmener avec soi, outre le baromètre indispensable pour connaître l'altitude à laquelle on se trouve, le marteau, le flacon d'acide, le briquet, un sextant, un horizon artificiel et un niveau d'eau. Tout cela se combine autour d'une grande

poche en cuir qui permet de ramener les échantillons de roches sans qu'ils aient trop à souffrir du frottement. (Ebel 1805, vol. 1, p. 66-74).

Dans la préface de 1805, Ebel explique les raisons de l'accroissement considérable du volume de son ouvrage: la Suisse ne doit pas être visitée que pour ses paysages, son histoire ou pour faire l'expérience de la démocratie ; sa topographie particulière doit être étudiée et comprise. Botanique en altitude, nature des roches, formation des montagnes ou des glaciers, raison de la présence de blocs erratiques dans des endroits inattendus, nombre de mystères naturels sont encore à éclaircir. Il appelle ainsi chacun à participer au développement de la connaissance des Alpes et, pour ce faire, il donne sa méthode: décrire objectivement avant de construire un système d'interprétation. Aux voyageurs qui veulent dépasser l'émotion esthétique et toucher à une compréhension scientifique, il explique que son guide a été pensé comme un pourvoyeur d'accès:

« C'est pourquoi l'auteur, en retouchant sa seconde partie a cru devoir agrandir son plan et y faire entrer tous les objets remarquables que le voyageur peut trouver à sa portée dans les Alpes, ce qui a donné lieu à un grand nombre de notices botaniques, minéralogiques et géologiques. Sous le rapport de la minéralogie et de la géologie, on est encore bien loin d'avoir étudié suffisamment la Suisse et c'est là un vaste champ dans lequel il reste beaucoup à faire. L'indication exacte de toutes les contrées et de toutes les montagnes que des observations bien faites nous ont mis à portée de connaître, engagera le voyageur naturaliste à diriger son attention et ses recherches sur les parties des Alpes qui jusqu'ici n'ont été que peu ou point du tout étudiées et à augmenter ainsi la somme précieuse de nos connaissances. Rien ne saurait contribuer plus essentiellement à reculer les bornes des sciences que cette exposition pure et simple des faits qu'on peut regarder comme l'unique base de la philosophie naturelle. C'est dans cette conviction que je me suis scrupuleusement attaché à restreindre mes notices géologiques à la simple *énonciation des faits*, tels qu'ils se présentent à l'observateur et à bannir tout ce qui tient aux systèmes et aux opinions. Que chacun voie, examine, confirme ou corrige par soi-même. Telle est l'unique marche qui puisse avancer [sic] les progrès des sciences naturelles. Le 1er février 1804, J.G. Ebel, D.M. » (Ebel 1805, vol 1, p. V-VI).

Si les voyageurs ont longtemps été des pourvoyeurs essentiels de connaissances sur les contrées visitées, jouant le rôle d'auxiliaires des savants, ce statut changera dans le courant du XIXe siècle. Le tourisme s'est en effet construit autour des émotions (paysagères, notamment), plus que sur le savoir et la science. Mais Ebel ne le savait pas encore.

Sources

Johann Gottfried Ebel, *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse de la manière la plus utile et la plus propre à lui procurer toutes les jouissances dont cette contrée abonde*, Bâle, J. J. Tourneisen, 1795, 2 vol. Numérisé et accessible sur le site de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Johann Gottfried Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse. Ouvrage où l'on trouve les directions nécessaires pour recueillir tout le fruit et toutes les jouissances que peut se promettre un étranger qui parcourt ce pays-là*, Zurich, Orell, Fussli et Cie, 1805, 4 vol. Numérisé et accessible sur le site de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Texte et image

Johann Gerhard Andreae : un amateur passionné des cabinets de sciences naturelles (1776)

Johann Gerhard Reinhard Andreae (1724-1793) fit une carrière de pharmacien dans sa ville natale, Hanovre. Passionné d'histoire naturelle, il entreprit en 1763 un voyage en Suisse qui le conduisit dans les principales villes du pays ; il parcourut aussi les régions alpines, en particulier le Gothard et l'Oberland bernois.

Durant son voyage, il écrit des lettres qu'il publie en fascicules chez lui, à Hanovre, les *Briefe aus der Schweiz nach Hannover geschrieben*. Rédigées sur un ton familier, ces lettres décrivent quelques villes, monuments et paysages, mais sont surtout consacrées aux collections d'histoire naturelle que le voyageur a visitées. Une seconde édition, parue à Zurich en 1776, comporte des gravures magnifiques et des commentaires apportés par des savants et des collectionneurs helvétiques. C'est celle-ci qui figure sur le site Viatimages (www.unil.ch/viatimages).

Andreae visite vingt trois collections d'histoire naturelle, et son enthousiasme est grand à l'occasion de plusieurs d'entre elles. Les lettres témoignent aussi des sociabilités aimables et hospitalières pratiquées dans le monde des savants et des collectionneurs de l'Ancien Régime, puisque les visites étaient toujours l'occasion de discussions et d'échanges. Les cabinets les plus beaux et les plus prestigieux se trouvaient à Bâle et à Zurich, dont celui de Johannes Gessner (1709-1790), savant et professeur de renom qui possédait une bibliothèque de 11'000 volumes et une collection minéralogique exceptionnelle. D'autres collectionneurs avaient rassemblés des pièces remarquables, à Genève ou à Schaffhouse par exemple.

Les *Briefe aus der Schweiz...* décrivent des objets représentatifs d'un domaine particulier des collections d'histoire naturelle : fossiles, cristaux, minéraux précieux. Critique envers la tradition, Andreae fait l'éloge des naturalistes contemporains, Linné, Buffon, Haller. Il mentionne aussi Scheuchzer, parfois avec distance, notamment au sujet de son « Anthropolithe », cet *homo diluvis testis* (homme témoin du déluge) que Scheuchzer croyait avoir découvert, et dont Cuvier se moquera.

Un cabinet d'histoire naturelle à Bâle

« Vous savez que j'avais, dès avant mon arrivée, l'honneur d'être connu de Monsieur Johann Jakob d'Annone, professeur de droit, de numismatique, de mathématiques et de minéralogie à l'université de Bâle, – et pourtant je ne vous ai pas encore écrit un seul mot de cet homme savant et respectable. Pourtant ne pensez pas que j'aie manqué à faire usage d'une relation pour moi si agréable et si utile. J'ai rendu visite à Monsieur le Docteur à plusieurs reprises déjà. Il a fait montre de cette même obligeance dont j'ai eu jusqu'ici à me louer de la part des amis de la science que j'ai rencontrés à Bâle, – des amis qui cherchent à s'instruire, qui viennent à vous d'une manière aimable et vous tendent la main. Il possède tout cela au plus haut degré. Je souhaite à cet homme, dont les nombreuses occupations exigent un corps des plus solides, comme est le sien, une longue vie et une excellente santé.

Le cabinet de Monsieur d'Annone est si beau et si riche, que j'ai jugé nécessaire de le visiter au moins à quelques reprises avant de prétendre vous en donner une description. »

Un autre à Schaffhouse

« J'aimerais vous parler maintenant du cabinet que possède Monsieur le Docteur Amman, médecin dans cette ville de Schaffhouse, grand connaisseur des cabinets d'histoire naturelle. J'en avais entendu parler il y a quelques années déjà, et j'en ai vu aujourd'hui une partie avec admiration et plaisir. Le temps me parut trop court pour observer en un instant les fossiles marins, les marbres et tant d'autres choses. On imagine aisément que le Randen Berg proche a permis de belles trouvailles: venues de là, mais aussi d'autres sites, ce ne sont quasiment que des pièces précieuses et complètes que Monsieur Amman a jugées dignes d'être exposées dans sa collection. »

Oursin fossile (*Planche 15a*)

« Je crois mériter la reconnaissance de mes lecteurs en leur faisant connaître l'existence d'un autre échinite apparenté à celui de Lucques ; il se trouve depuis quelque temps dans le cabinet de Monsieur Amman, à Schaffhouse. Cet échinite de tout premier ordre vient du Randen Berg ; quelques-uns de ses piquants en forme de concombre, ou de ses pieds, comme on voudra les nommer, sont même encore attachés à leurs mamelons, alors que d'autres sont posés tout à côté. Ne

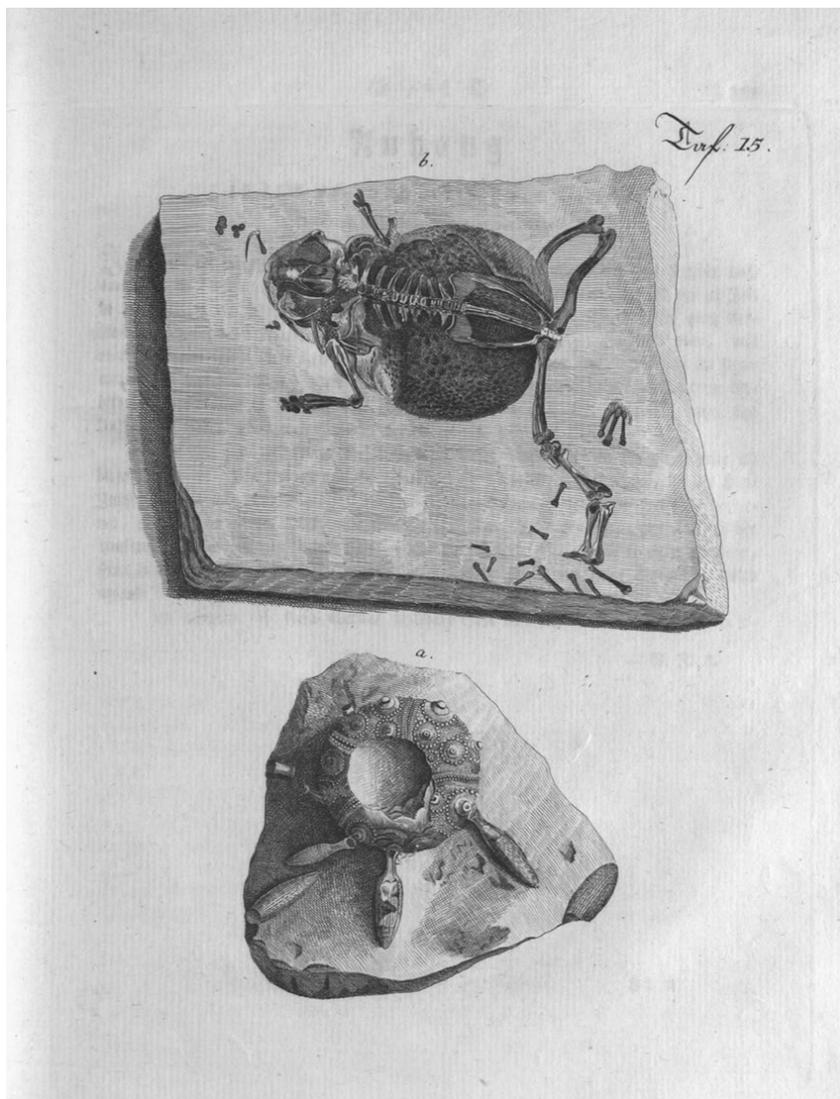


Fig. 1: J.G.R. Andreae, Planche 15, fig. a et b, [Échinite, fossiles d'oursin et de crapaud (Viatimages / Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne)]

serait-on pas heureux de voir aussi une reproduction fidèle de cette pièce? La voilà donc, parachevée avec la plus grande exactitude d'après l'original, sur les indications de Monsieur le chanoine Gessner. »

Crapaud fossile (*Planche 15b*)

« Je tiens ce crapaud pour une compagnie pas du tout indigne de l'échinite du cabinet de Monsieur Amman. C'est de lui que Monsieur Gessner m'a écrit en 1771: « Le crapaud que Monsieur Lavater, le maître de corporation, a reçu récemment des carrières d'Oeningen, mérite une reproduction précise, car il constitue une pièce rare. On observe sur lui non seulement le pourtour du corps et les membres extérieurs, mais même encore des parcelles de peau et des taches verruqueuses, et aussi la plus grande partie de l'articulation des jambes. Monsieur Füssli l'a dessiné avec grand soin, en suivant mes indications et en faisant la comparaison avec le squelette d'un crapaud. »

La présentation et les textes sont tirés du site internet *Une science émerveillée. Les Alpes et la culture de la curiosité*, par Claude Reichler:

<https://www.unil.ch/wonderalp>

Source

Johann Gerhard Reinhard Andreae, *Briefe aus der Schweiz nach Hannover geschrieben, in dem Jahre 1763*, Zurich / Winterthur, 1776 (traduction C.R.)

Publications, comptes rendus, recherches

Lignes de crêtes, Promenades littéraires en montagne, édité par Florence Gaillard, Daniel Maggetti, Stéphane Pétermann, Jonathan Bussard, Emmanuel Reynard, photographies d'Olga Cafiero, Lausanne, Éd. Noir sur Blanc, 296 p.

Une riche et passionnante anthologie vient de paraître aux Éditions Noir sur Blanc. Elle réunit, classés par propositions de randonnées en montagne, de très nombreux textes, chacun introduit par un bref commentaire. L'ouvrage étant paru au moment où nous rassemblions les articles de ce vingt-deuxième Bulletin, nous n'avons pas pu en présenter un compte rendu. Nous donnons ici le Prière d'insérer rédigé par Florence Gaillard. (La rédaction)

Les guides de randonnées foisonnent ; pourquoi donc celui-ci ? Peut-être pour marcher sur d'autres pistes que la bonne santé, l'émerveillement dominical, la vertueuse hygiène de vie. Dieu que la montagne est belle, certes, mais n'est-elle pas aussi, à choix, austère, repoussante, surpeuplée, dépeuplée, mélancolique, péniblement touristique, tailladée de routes, triviale, éblouissante ou comique ?

Lignes de crêtes propose ainsi vingt promenades dans les Alpes et le Jura, chacune ponctuée de plusieurs textes d'écrivains. Certains extraits sont le fait de peintres, journalistes ou scientifiques ; toutes et tous ont évoqué très directement les lieux, il y a trois siècles ou deux étés.

Le Centre des littératures en Suisse

romande (CLSR) et le Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne (CIRM) ont travaillé ensemble à ce projet. La proposition vise un déploiement géographique, scientifique et culturel, stylistique aussi, que le lecteur a tout loisir d'expérimenter en suivant les tracés ou en se projetant dans le vagabondage depuis son fauteuil.

Le marcheur des villes trouve trace humaine à chaque pas ; il ne doute jamais d'avoir été précédé. Le marcheur des montagnes, lui, tend à croire qu'il évolue en terrain vierge, ou presque. Or une mémoire foisonnante émerge des sentiers, d'une voie historique ou d'un glacier en perdition. Il a fallu choisir, tailler, pour laisser apparaître ce corpus polymorphe, composé d'extraits anciens, contemporains, célèbres ou inédits, signés d'auteurs de toutes origines et langues, et de tonalités fort éloignées. La montagne est un miroir, elle renvoie autant d'images qu'il y a d'yeux pour la voir.

Car si les Alpes ont été au cœur d'une expérience romantique dont l'empreinte perdure, avec ses cascades et ses vertiges, on peut aussi rire, faire un pas de côté et désacraliser

les cailloux. En cela, la multitude des éclairages – fiction macabre, lettres, roman historique, récit pour enfant – aide à déboulonner quelques poncifs, même si certains ont la vie dure. À la variété des textes s'ajoutent les photographies d'Olga Cafiero, qui rythment l'ouvrage en électrisant radicalement la carte postale ; son appareil, comme les textes réunis ici, n'a craint ni les hauteurs, ni les grisailles d'entre-saison.

Là où les reliefs, les ruptures dans le paysage, les « phénomènes naturels » interrogent, – là aussi où on ne les soupçonne pas –, la plume des géographes Jonathan Bussard et Emmanuel Reynard s'ajoute à celles

des écrivains pour raconter, le plus simplement possible, les soubresauts d'un temps long, travaillé de l'intérieur par les forces contradictoires de la terre, des eaux, des vents, des minéraux. Il s'y loge, pour peu qu'on en doutait, un émerveillement dans chaque cas, qui relègue le marcheur à la mesure et au temps qui sont les siens, quoique mieux instruit des voyages extraordinaires de la pierre qu'il foule, tel ce repli de littoral tropical qui vit désormais paisiblement dans le fond du Binntal. Autant de pistes vers des lectures inédites de nos paysages.

Florence Gaillard

48

Dévoiler l'ailleurs. Correspondances, carnets et journaux intimes de voyages, édité par Laurent Tissot, Patrick Vincent et Jacques Ramseyer, Neuchâtel, Éd. Alphil, 2020, 264 p.

Une introduction, une conclusion et entre deux, agencés comme sur du papier à musique, douze articles répartis en quatre parties comptant chacune trois textes. Un ordonnancement qui satisfait l'intellect et qui cache un foisonnant désordre. Car, des douze récits de voyage étudiés dans ces pages, aucun ne ressemble à un autre, aucun ne redouble un autre.

Pas un de ces récits de voyage n'est l'apanage d'un personnage célèbre, pas un n'a été publié. Détenus aujourd'hui par l'Association pour la conservation des Archives de la vie ordinaire à Neuchâtel (AVO),

ces traces de voyages passés sont des traces ordinaires, communes, sans prétention. Leurs auteurs n'ont visé ni notoriété ni reconnaissance, par cette mise en récit de leur voyage. Peut-être, plus simplement, ont-ils seulement choisi de garder une trace personnelle (ou pour le cercle restreint de la famille et des amis) de l'événement extraordinaire qu'est toujours un voyage. Après un temps de stratification dans la poussière d'un grenier familial, ces archives presque trop personnelles ont été confiées à une association qui cherche aujourd'hui à en susciter l'étude et à les mettre en valeur.

Les douze articles regroupés ici font donc parler des manuscrits. Carnets, correspondance, journaux viatiques intimes... après avoir été des réceptacles du souvenir, des tentatives de ressaisir l'exceptionnel d'un temps dégagé de tout quotidien, ces textes et documents sont devenus objets d'enquête. Enquête sur le procédé de la mise en écriture (que dire, comment le dire, pourquoi le dire?), enquête sur les documents eux-mêmes (leur matérialité et leur mise en forme), enquête enfin sur leur auteur ou sur le voyage réalisé. Si certaines études manquent un peu de mise en perspective, la plupart nous permettent d'approcher un petit monde cohérent et unique, un petit monde qui nous accueille en compagnons de voyage de bribes de vie.

Certains voyages sont sérieux, voire dangereux. D'autres sont des voyages de formation ou d'étude (avec ou sans papa et maman) ou de pur délassément, d'autres enfin – plus émouvants – témoignent d'un moment de doute existentiel. On ne sort jamais indemne d'un voyage.

Pourquoi écrit-on un récit de voyage? Pour le plaisir de l'écriture ou par intérêt pour le voyage? Quand un chercheur se trouve face à un manuscrit de ce genre, quelle approche choisit-il? Analyse du texte ou analyse des faits? Simple mise en contexte? Compréhension d'une expérience et d'une personnalité? Souvent, les citations permettent aux lecteurs de rencontrer une individualité: aime-t-elle raconter,

a-t-elle de l'humour, reste-t-elle dans la pure description ou est-elle plutôt tournée vers l'introspection? J'ai aimé rencontrer Marcel Borle en Angola, Fritz de Perregaux en Sicile et Edouard Jeanmaire au Spitzberg. Chacun a eu la générosité de dévoiler un peu de lui-même, de ses doutes, de son humour, de sa vision du monde.

Si on me demandait quel récit de voyage j'ai préféré dans ce dépaysant *Dévoiler l'ailleurs*, je répondrais celui qui ouvre le recueil, parce que c'est un défi. Comment restituer le voyage d'un savant qui se dissout dans le silence? Parti en 1736 en Amérique du sud comme médecin-botaniste pour étudier les propriétés de l'arbre à quinquina et du cannellier américain, Joseph de Jussieu est en effet peu disert par écrit sur son voyage et ses possibles découvertes. Ses frères restés à Paris attendront – souvent en vain – d'avoir de ses nouvelles. L'intérêt de cette étude de cas réside dans une gageure: comment comprendre un voyage sans récit? un voyage où peu à peu les silences prennent le dessus? La chercheuse confronte les dates, analyse les lettres envoyées de Paris et restées sans réponse, les articles scientifiques publiés... Mais la parole de Joseph de Jussieu fait trop souvent défaut. Voilà un essai réussi sur une expérience viatique qui échappe, qui s'échappe. Sans écriture, sans mise en récit, le récit du voyage se dilue dans le voyage lui-même, qui finit visiblement par prendre toute la place, par ne plus accorder de temps à l'écriture. N'est-ce pas finalement la revanche de la

vie sur la narration? Le triomphe du voyage sur son récit?

Comme les éditeurs de cet ouvrage l'ont dit en introduction, l'étude de la littérature de voyage n'est entrée qu'assez récemment dans le champ universitaire. La recherche a en effet longtemps jugé secondaires ces textes multiformes et difficiles à cerner. Puis, quand elle a commencé à leur accorder de l'intérêt, elle l'a d'abord fait par le biais de célébrités: voyages de Stendhal en Italie, de Victor Hugo autour du Rhin ou en Espagne, de Théophile Gautier en Russie, de Nerval en Orient... Aujourd'hui, l'approche de la micro-histoire ayant démontré son intérêt et la recherche autour des égo-documents se développant de manière remarquable, la littérature de voyage peut s'intéresser à des textes qui auraient été jugés plus que négligeables il y a quelques décennies. C'est précisément le cas des récits de voyage étudiés dans ces pages.

Et pourtant! Quelle richesse ces « petits » récits personnels et faussement locaux ne recèlent-ils pas! A quelle variété de petits mondes n'ouvrent-ils pas! Il s'agit simplement de prendre le temps de les décoder, de les faire parler, que ce soit au travers de leur matérialité (sont-ils écrits sur des pages volantes ou dans des cahiers, comprennent-ils des dessins, des photographies ou des billets de bateau?) ou par le biais de la rédaction elle-même, des codes qu'elle reprend, des innovations qu'elle se permet? Le plus réjouissant dans ce mouvement, est qu'on est à peine au début du travail et qu'il reste un

nombre incroyable d'aventures à faire émerger et à re-raconter. Si l'intérêt de certains récits sera peut-être limité, par leur conformisme à des courants ou des modes, je ne doute pas que nombreux seront ceux qui parviendront à nous faire toucher du doigt une personnalité et une aventure hors du commun. L'Association pour la conservation des Archives de la vie ordinaire de Neuchâtel a ainsi de nombreux défis à relever: continuer à préserver les traces qu'on lui amènera, continuer à susciter études et recherches, mais surtout, éveiller l'envie de créer de nombreuses autres Archives de la vie ordinaire. Tout cela pour rendre l'ordinaire extraordinaire.

Ariane Devanthery



Fig. 1: Deux couples à la Flégère, 8 septembre 1834. Image tirée du *Livre d'or des visiteurs à la Croix de la Flégère*.
(Musée Alpin, Chamonix)

« *The Register & Visitors' Book in Historical Scholarship* » Journée de recherche internationale sur les livres d'or.

Le 1er juin 2021, une journée de recherche organisée par l'historien canadien Kevin James a réuni par visioconférence treize chercheurs des États-Unis, du Canada, de la Grande-Bretagne, de la Suisse et d'Israël, tous travaillant sur les livres d'or (*Visitor's books*), objet longtemps négligé, notamment à cause de la prétendue banalité de son contenu. Le colloque a permis de faire un état des lieux de la recherche, de mieux cerner

les problèmes méthodologiques et théoriques, et surtout de comparer les différentes pratiques historiques des livres d'or en Europe et ailleurs.

La variabilité du titre (livre d'or, livre des étrangers, livre des voyageurs, etc.) nous rappelle qu'il s'agit d'un objet hétérogène, difficile à définir. A la fois album et registre, on ne sait d'où il vient: certains font remonter ses origines aux graffitis de l'Antiquité, indiquant la volonté immémoriale

du voyageur d'inscrire sa présence dans un lieu. Le livre d'or pourrait aussi être un moyen d'éviter que les touristes inscrivent leurs noms sur les murs ou ailleurs, comme ce fut le cas à la tombe de Pétrarque ou au Temple de la Nature à Chamonix. D'autres chercheurs l'associent aux systèmes de surveillance appliqués dès l'époque moderne à l'aide de différentes techniques d'enregistrement. D'autres y voient un dérivé des albums privés du XVIIIe siècle, dans lesquels l'hôte demandait à ses invités de laisser un nom, une politesse, voire même des vers de circonstance.

La question de l'origine nationale du livre d'or reste également ouverte. Dans une des seules monographies sur le sujet, *The Visitor's Book* (1937), Fitzwater Wray prétend que cette pratique est particulière à la culture britannique, que c'est une « British Social institution ». Or si une majorité des recherches se sont concentrées sur les livres et les voyageurs britanniques, cette pratique se retrouve à travers toute l'Europe, et notamment en Suisse, où l'anglais côtoie beaucoup d'autres langues dans les albums. Une des grandes différences culturelles émane du fait que les auberges et hôtels sur le Continent étaient obligés d'enregistrer leurs clients dès le début du XIXe siècle, tandis qu'en Grande Bretagne l'obligation n'a été imposée qu'un siècle plus tard.

La fonction institutionnelle du livre d'or détermine le plus souvent son format et son contenu. Dans les hôtels, par exemple, les livres contiennent

des colonnes pour introduire des informations sur les voyageurs, suivies parfois par un espace où inscrire quelques brefs commentaires. Dans d'autres sites touristiques, il n'y a la plupart du temps que des pages vierges, invitant le visiteur à plus de créativité. Malgré cette liberté accrue, la majorité des usagers ne laissent que leurs noms et lieux d'origines ; les commentaires ne comptent qu'une dizaine de mots en moyenne. De plus, les inscriptions sont régies par des conventions et des codes: elles peuvent être contrôlées par le propriétaire du livre, qui arrache parfois les pages trop critiques, ou par les autres usagers, qui commentent de manière souvent acérée les inscriptions prétentieuses ou banales.

Certains chercheurs préfèrent une approche nominale, basée principalement sur les données prescrites afin de calculer le nombre, l'origine, ou la classe sociale des visiteurs, ou alors de reconstituer l'itinéraire d'une ou plusieurs personnes. Les intervenants se sont accordés sur la difficulté de recenser ces informations, l'inscription étant généralement volontaire, et une personne signant souvent pour tout un groupe, que ce soit une famille, des amis, ou encore des domestiques. D'autres recherches s'intéressent au contenu « libre », y compris les commentaires, les vers, ou encore les dessins. Cependant, la valeur représentative d'une anecdote est un sujet très débattu en historiographie, et les commentaires sont souvent conventionnels, rendant la clé d'interprétation difficile à trouver.

Les approches des intervenants et les objets présentés ont été très variés. On ne peut en donner ici que quelques exemples: la poésie des vers écrits dans les albums ; un livre d'or d'une bibliothèque écossaise, qui contient plus de 8000 noms montrant l'éclosion du tourisme dans ce pays (1859-1897) ; les registres de la prison de Sing-Sing à New York entre 1845 et 1925 (à la différence des hôtels, ceux-ci demandaient d'inscrire, en plus du nom, de l'âge et de la profession, les cicatrices et les tatouages...) ; les livres d'or d'auberges anglaises connues pour avoir accueilli de nombreux cyclistes suite à l'invention du pneumatique par John Dunlop en 1888...

Les livres d'or de montagnes ont également fait l'objet de plusieurs interventions. L'étude des livres des étrangers du Mont Snowdon, au Pays de Galles, a montré que les touristes étaient presque toujours déçus, notamment à cause du temps, mais aussi, dans le cas des voyageurs suisses, à cause de la petitesse des montagnes galloises. L'unique livre d'or de l'ermitage du Mont Vésuve (1826-1828), qui se trouve dans la Houghton Library à Harvard, montre des inscriptions inspirées de *Corinne* le roman de Germaine de Staël: les visiteurs y venaient en couples ou en groupe, mettant à mal le cliché romantique du promeneur solitaire. Les registres des passeports, à Genève, ou encore les livres du Rigi Kulm et ceux du Rütli, offrent la possibilité d'évaluer le nombre d'Anglais sur le continent et de reconstituer l'itinéraire

de plusieurs d'entre eux. On a pu aussi analyser, dans les livres du Rigi Kulm, les commentaires et les poèmes, et montrer la porosité entre livres d'or, récits de voyages, et guides. Des livres des voyageurs à Chamonix, ceux de huit hôtels et de trois refuges ont survécu: les inscriptions portées dans les albums de la Flégère (1832-1855) et du Montenvers (1854-1869) ont contribué à contrôler l'expérience du sublime...

La dernière intervention a fait office de résumé et de conclusion. Ayant travaillé depuis plus de vingt ans sur les livres d'or dans des musées d'histoire aux États-Unis et en Israël, le conférencier a fait référence à différentes théories issues des sciences de la communication, pour montrer comment ces objets fonctionnent en tant qu'interface entre l'institution et les visiteurs: les commentaires sont souvent rédigés de manière collaborative, rendant compte du voyage comme activité sociale. Le cadre théorique posé a été très apprécié des historiens, attestant de l'utilité de colloques où des chercheurs issus de différentes disciplines se penchent sur un même objet.

Patrick Vincent
Université de Neuchâtel

Vie de l'association

Mot du président

Chers membres de l'ACVS,

Parmi les innombrables annulations dues au Covid-19 figure l'assemblée générale de notre association, qui devait se tenir le jeudi 5 novembre 2020, à la suite d'une visite guidée de l'exposition « Exotic? » au Palais de Rumine, à Lausanne. C'est donc en lieu et place d'un procès-verbal que je me permets de vous adresser ces quelques mots.

En 2020, l'association n'a malheureusement pas pu organiser ses activités traditionnelles, et notamment ses visites culturelles en ville de Lausanne et sa sortie annuelle. Par contre, Laurent Tissot a dirigé un magnifique bulletin sur « l'Hôtel suisse et ses voyageurs », thème de prédilection en cette année de pandémie puisque, selon les statistiques de l'OFS, le nombre d'hôtes suisses dans nos hôtels est passé de 52% à 89%! En mars 2021, l'association a également participé au festival « Histoire et Cité ». Enfin, Nathalie Vuillemin a préparé le numéro passionnant sur la science et les voyages, que vous lisez actuellement. Elle y a consacré son temps, son savoir et son talent, et nous lui en sommes extrêmement reconnaissants.

En vous écrivant ces lignes à la fin mai, j'ai bon espoir que toutes nos activités pourront désormais reprendre. Selon l'article 6b de l'Ordonnance fédérale sur le Covid-19, les associations ont le droit de reporter leur assemblée générale au second semestre 2021. J'espère donc pouvoir convoquer une AG en présentiel au début de novembre, portant à la fois sur 2020 et 2021.

Dans l'attente de vous revoir, je vous remercie vivement de votre fidélité.

Patrick Vincent,
Président de l'association

Membres ACVS

- Agnès Alberganti Lausanne
 David Auberson Lausanne
 Monika Aubert-Wittlin Blonay
 Carmen Azam St-Sulpice
 Rossella Baldi Neuchâtel
 Heidi Böhler Coppet
 Claude-Anne Borgeaud Lausanne
 Simona Boscani Leoni Berne
 Danijela Bücher Prangins
 Andreas Bürgi Zürich
 Jean-Daniel Candaux Genève
 Marta Caraion Blanc Lausanne
 Ingrid Cartier Nyon
 Alain Cernuschi Neuchâtel
 Antoinette et Jean-Pierre Charon
 Wauters Cully
 Pierre Chessex Vevey
 Martin-Georges Chevallaz Epalinges
 Erik Chrispeels Prangins
 Didier Coigny Lausanne
 Francine Crettaz Lausanne
 Maurice De Stürler Le Locle
 Chantal et Vincent Delay Lausanne
 Armand Deuvaert Grandvaux
 Ariane Devanthery Lausanne
 Rose-Marie Devanthery Clarens
 Michel Dousse Romont
 Ernest Fanti Sion
 Madline Favre Chavannes-près-Renens
 Guillaume Favrod Clarens
 Fiona Fleischner Neuchâtel
 Monique Gächter Mörschwil
 Gilles Gautier Lausanne
 Adrien Guignard Romainmôtier
 Marie-Jeanne Heger-Étienne Bussy-
 Saint-Georges (F)
 Marie-Louise Heller Lausanne
 Luc Hinz Romanel-sur-Lausanne
 Shih-Yi Huang Bassecour
 Mireille Jemelin Ollon
 Marie-Claude Jequier Pully
 Adriano Laini Lausanne
 Lone Le Floch Prangins
 Michel Lechevalier Paris
 Bertrand Lévy Genève
 Béatrice Lovis Prilly
 Marie-Angèle et Claude
 Lovis Porrentruy
 Aurélie Luther Neuchâtel
 Dave Lüthi Lausanne
 Jérémie Magnin Lausanne
 Thierry Malvesy Colombier
 Rafaël Matos-Wasem Sion
 Pierre-François Mettan Sion
 Dominique Monney La Croix-de-Rozon
 Sylvie Moret-Petrini Vuadens
 Jean-Claude Mühlethaler Ecublens
 Mathieu Narindal Herisau
 Dolores Philipps Lausanne
 Léa et Guillaume Poisson Renens
 Claude Reichler et
 Dominique Gold Lausanne
 Monique Reichler Vézenaz
 Raphaël Rivier Bex
 Maria Rohner Sion
 Denis Rohrer Lausanne
 Anna et François Rosset Ecublens
 Frédéric Rossi Gollion
 Marisa Schmid Ecublens
 Marie-Noëlle Schwab-Uldry Giffers
 Rita Schyrr La-Tour-de-Peilz
 Catherine Seylaz-Dubuis Bousens
 Eléna Sezgi-Esen Lausanne
 Plem Soupitch La Conversion
 Jacques et Evelyne Spérisen Avry-sur-
 Matran

Gisèle et Jean-Claude Spérisen Corseaux
Grégoire Testaz Le SentierRenato Martinoni Minusio
Laurent Tissot Lausanne
Danièle Tosato-Rigo Lausanne
Daniela Vaj Carouge
Françoise Vannotti Les-Mayens-de-Sion
Anne et Michel Vincent Vufflens-le-Château
Sonia et Patrick Vincent Neuchâtel
Daniel Vulliamy Genève
Marco Wannier St-Légier
Sophie Wolf La Chaux-de-Fonds

Archives de la Ville de Lausanne Lausanne
BCU - Service des Périodiques Fribourg
BCU - Service des Périodiques Lausanne
BGE - Service des Périodiques Genève
Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne Bramois
Hotelarchiv Schweiz / Archives Hôtelières Suisse Lausanne
Institut Benjamin Constant Lausanne
Les Amis du Vieux Chamonix Chamonix-Mt. Blanc
Musée national suisse Prangins



Les membres du comité

Patrick Vincent président, professeur, Université de Neuchâtel
Ariane Devanthéry visites guidées, historienne de la culture, Lausanne
Luc Hinz trésorier, Quantitative Investment Manager, Romanel-sur-Lausanne
Mathieu Narindal site internet, historien, Université de Neuchâtel
Daniela Vaj historienne, collaboratrice scientifique, Université de Lausanne, CIRM-IGD
Danièle Tosato-Rigo professeure, Université de Lausanne
Claude Reichler professeur honoraire, Université de Lausanne
Laurent Tissot professeur honoraire, Université de Neuchâtel
Madline Favre mise en page du bulletin, historienne, Université de Lausanne

Cotisation annuelle 2021

Membre individuel: Frs. 25.–
Membre étudiant: Frs. 15.–
Membres couple: Frs. 40.–
Membre collectif ou bienfaiteur: à partir de Frs. 100.–
CCP 17-173783-1
IBAN CH83 0900 0000 1717 3783 1

ASSOCIATION CULTURELLE POUR LE VOYAGE EN SUISSE

UNIL – FACULTE DES LETTRES – ANTHROPOLE – 1015 LAUSANNE

www.levoyageensuisse.ch info@levoyageensuisse.ch

Ce bulletin a bénéficié du soutien de la Faculté des lettres
de l'Université de Lausanne

